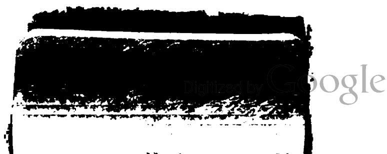






AMORETTI
DE SPENSER

DU MÊME AUTEUR

Les Sonnets de Shakspeare, *traduits en sonnets français avec introduction et notes.* Paris, P. Ollendorff, 1900, *1 vol. in-8° carré.*

(Ouvrage couronné par l'Académie Française)

Les Rubâiyât d'Omar Kheyyâm, *traduits en vers français d'après la version anglaise d'Edward Fitz Gerald avec notices, texte anglais en regard, commentaire, notes, bibliographie et index.* Paris, Librairie orientale et américaine E. Guilmoto, 1903, *1 vol. petit in-8° carré sur papier vergé.*

Les Sonnets Portugais d'Elizabeth Barrett Browning, *traduits en sonnets français avec notice, texte anglais, commentaire et notes.* Paris, Librairie orientale et américaine E. Guilmoto, 1905, *1 vol. petit in-8° carré sur papier vergé.*

(Ouvrage couronné par l'Académie Française)

Les Petits Poèmes de Milton *(Sonnets — L'Allegro — Il Penseroso — Lycidas), traduits en vers avec texte anglais et notes. Introduction de Edmund Gosse.* Paris, Librairie orientale et américaine E. Guilmoto, 1909, *1 vol. petit in-8° carré sur papier de Hollande.*

AMORETTI

d'Edmund Spenser

TRADUITS EN SONNETS

AVEC

INTRODUCTION, TEXTE ANGLAIS ET NOTES

PAR

FERNAND HENRY

LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINE

E. GUILMOTO, Editeur

6, Rue de Mézières, PARIS

—

1914

Tirage à trois cent quinze exemplaires

dont quinze sur papier vergé de Rives

À

EDMUND GOSSE

Hommage d'admiration littéraire, de reconnaissance et d'amitié sincères.

F. H.

INTRODUCTION

Accessible seulement à un groupe restreint d'universitaires qui, spécialisés dans la langue anglaise, peuvent la lire dans l'original, l'œuvre de Spenser n'est pas à la portée des simples lettrés désireux de s'en approcher, par cette raison qu'il n'en existe aucune traduction, totale ou partielle, qui le leur permette. On ne saurait, en effet, donner ce nom aux fragments, nécessairement peu étendus, dont nos historiens de la littérature anglaise ont illustré leur critique pas plus qu'aux morceaux, moins importants encore, que l'on rencontre dans les diverses anthologies de littérature étrangère.

Spenser est cependant l'un des plus grands poètes de l'Angleterre, le plus grand à coup sûr de la période qui s'étend de Chaucer à Shakespeare. Evidemment délaissé par les traducteurs de tous les pays, peut-être à cause des difficultés de sa langue gothique qui rebute le lecteur anglais lui-même, il mérite d'être connu d'une manière un peu directe, et c'est pourquoi il m'a paru intéressant de continuer par lui la série des traductions que j'ai consacrées à la littérature poétique de nos voisins d'Outre-Manche. Ses *Amoretti,* que je présente aujourd'hui à mes compatriotes, ne montrent notre poète que sous un de ses aspects particuliers qui n'est, du reste, ni le moins significatif ni le

moins aimable, et je ne me dissimule pas que, pour donner une idée plus complète de ce Rubens de la poésie anglaise (1), de l'ampleur de son génie, de la noblesse de son inspiration, de la magnificence de son imagination et surtout de l'éclat de sa palette, c'est la *Reine des Fées,* son ouvrage principal et son chef-d'œuvre incomparable, qu'il eût fallu traduire. Un pareil travail sera-t-il jamais fait ? L'entreprise est digne d'être envisagée par un homme comme M. Emile Legouis et la belle équipe de savants professeurs qui, sous sa direction, nous ont dotés de cette admirable traduction des *Contes de Canterbury* qu'ont accueillie avec joie tous les amis des lettres anglaises.

I

La vie de Spenser fut assez obscure. Elle ne fut traversée par aucun de ces événements qui expliquent si heureusement parfois le génie d'un grand homme et le caractère de son œuvre. Aussi bien n'est-ce pas sa biographie, très courte à retracer, mais sa poésie seule qui nous le fait connaître.

Il naquit à Londres, vers 1552, d'une famille dont il vante l'ancienneté dans le *Prothalamion* — 'an house of ancient fame' — la rattachant avec fierté aux Spencers (par un *c*) d'Althorpe, mais qui n'était, en réalité, qu'une famille d'humbles artisans, de marchands-tailleurs. Admis comme étudiant pauvre au Pembroke-College, il s'y montra brillant élève et y fit ses premiers essais poétiques que révélait,

(1) « Le propre de Spenser, c'est l'énormité et le débordement des inventions pittoresques. Comme Rubens, il crée de toutes pièces, en dehors de toute tradition, pour exprimer de pures idées. Comme chez Rubens, l'allégorie chez lui enfle les proportions hors de toute règle, et soustrait la fantaisie à toute loi, excepté au besoin d'accorder les formes et les couleurs. » (H. TAINE, *Histoire de la littérature anglaise*, t. I, p. 346.)

dès 1569, un petit volume de traductions de Pétrarque, d'après Marot, et de Du Bellay. Ayant obtenu le diplôme de maître ès arts, il quitta Cambridge en 1576 et s'en vint résider dans le Lancashire chez ses parents. De ce qu'il fit dans le Nord, parmi ces « vils et bas campagnards », nous ne savons qu'une chose, c'est qu'il y tomba amoureux d'une femme fort distinguée qui prisa beaucoup son talent, mais qui lui préféra un mari. Cette femme, qu'il a transportée dans son *Calendrier des Bergers* sous le nom de Rosalinde, n'a jamais été identifiée.

Il ne demeura pas longtemps dans le Lancashire. En 1578, si ce n'est même en 1577, nous le trouvons à Londres où il est présenté à Leicester, le favori tout-puissant de la reine Elizabeth, oncle de sir Philip Sidney. Par Leicester, il fit la connaissance et devint l'ami du charmant poète d'*Astrophel and Stella,* à qui il dédia son *Shepheards Calender.* Ce *Calendrier des Bergers,* qu'il venait d'écrire pour obéir à une mode qui était toute alors aux bergeries et dont le titre reproduit exactement celui de notre vieux *Kalendrier des Bergiers* français, rendant ainsi une sorte d'hommage à Marot, parut en cette année 1579 qui marque une date si heureuse dans l'histoire de la poésie anglaise qu'elle put être appelée l'*annus mirabilis.* Dépassant, en effet, les proportions d'un simple événement littéraire, sa publication fut le point de départ d'une véritable révolution dont l'illustre critique anglais, Edmund Gosse, a relevé toute la portée en ces termes : « Avec ce livre, dit-il (1), commence une ère nouvelle ; on est sur le seuil, non d'une mode, ni d'une période, mais de tout le système de la poésie anglaise moderne. » Le *Calendrier* est une pastorale divisée en douze églogues, correspondant aux douze mois de l'année dont chacune porte le nom, dans laquelle le poète se met en scène sous le nom de Colin Clout. De ces églogues, *Juin* est certainement la plus belle et *Octobre* la plus caractéristique au point de vue de l'art

(1) *Littérature anglaise*, trad. Henry-D. Davray, p. 86.

du poète. Bien qu'il s'inspire des anciens, de Bion, de Théocrite et de Virgile, Spenser entend surtout rester Anglais et c'est Chaucer qu'il revendique comme maître. Le poème tire son charme principal de la douceur et de la variété de sa mélodie simple, facile et tendre, qui est un pur ravissement pour l'oreille. Par ces qualités, le *Calendrier* annonce la *Reine des Fées*. Son retentissement fut énorme et fit bondir aussitôt dans la gloire le nom du poète connu déjà, dans le cercle de ses amis, par une foule d'autres écrits dont la plupart ne nous sont pas parvenus.

En 1580, il était nommé secrétaire de lord Grey de Walton, à qui venait d'être dévolu le gouvernement de l'Irlande. Ces fonctions le fixaient désormais dans ce pays où il semble bien qu'en dépit de certains avantages matériels qu'il y avait reçus, bénéfices ecclésiastiques, terres et château de Kilcoman, il ait vécu dans une médiocrité voisine de la pénurie. Sa tâche, heureusement, n'était pas tellement absorbante qu'elle ne lui laissât des loisirs pour continuer à cultiver la poésie, et c'est ainsi que, pendant ces neuf années où il disparaît à nos regards, il put composer les trois premiers livres de la *Reine des Fées*, ce merveilleux poème de chevalerie dont il avait conçu le plan dès avant son départ pour l'Irlande. Il rompit son exil en 1590, pour venir à Londres en compagnie de son ami et voisin de campagne, sir Walter Ralegh, poète lui-même. Spenser comptait beaucoup sur ce voyage pour obtenir, grâce à ses hautes protections et au prestige de sa renommée, un poste plus élevé que celui qu'il occupait. Son séjour à Londres se prolongea un peu plus d'un an. Il le mit à profit pour publier, en la dédiant à la Reine, la première partie de la grande épopée qu'il rêvait de donner à son pays et qui devait, dans sa pensée, éclipser celle de l'Arioste. La *Reine des Fées* eut un succès plus éclatant encore que celui du *Calendrier des Bergers*. Salué du titre de « poète des poètes », Spenser put savourer tout à son aise les joies d'un triomphe sans mélange.

Au printemps de 1591, il retournait en Irlande, les mains vides, déçu dans ses ambitions, peut-être un peu aigri,

reprendre les services de son humble charge. Il laissait derrière lui, prêt à paraître, le recueil des *Complaintes*, où un éditeur avait rassemblé tous les écrits du poète qu'il avait pu se procurer. Entre autres choses, le volume contenait les *Ruines du Temps*, les *Pleurs des Muses*, les *Visions de Pétrarque*, les *Visions de Du Bellay*, mais le morceau le plus important était ce *Conte de la mère Hubbard*, sorte de satire politique, de caractère allégorique, qui, sous le rapport du mètre, de la langue et de l'esprit, accuse, avec une évidence manifeste, l'influence chaucérienne. Les années qui suivirent furent celles de sa plus grande activité littéraire. En 1591, il écrivait le *Retour de Colin* (*Colin Clouts Come Home Againe*) qui devait être publié, en 1595, avec *Astrophel*. Trois ans après, en juin 1594, après un an de cour, il épousait Elizabeth Boyle, d'une excellente famille de Kilcoman. Les *Amoretti* et l'*Epithalamion* rappellent, comme nous le verrons tantôt, l'histoire de son mariage.

En 1595-6, Spenser fit un autre voyage à Londres au cours duquel il publia trois nouveaux livres de la *Reine des Fées*, ainsi que ces *Fowre Hymnes* (Hymnes à l'amour et à la beauté — à l'amour et à la beauté célestes), où il révère dans l'Amour « le Seigneur de la vérité et de la droiture » et où sa conception platonicienne de la beauté et de l'amour s'expose si magnifiquement. C'est également pendant ce séjour qu'il fit paraître, en prose et sous forme de dialogue, cet *Aperçu de l'état présent de l'Irlande* qui prouve une fois de plus, comme l'observe avec raison M. Jusserand, que grand génie et grand cœur ne vont pas toujours ensemble. Rentré en Irlande en 1597, il fut nommé sheriff de la ville de Cork, mais il ne devait pas jouir longtemps de ces hautes fonctions. Peu de temps après éclatait la révolte du Munster, marquée par les pires excès des paysans irlandais qui, après avoir mis à sac son château de Kilcoman, l'incendièrent. Ce ne fut pas sans peine que Spenser réussit à protéger sa vie et celle des siens et à s'enfuir à Cork. Envoyé à Londres par le président de la province pour éclairer le gouvernement sur la situa-

tion et lui soumettre ses vues sur les mesures à prendre, il tombait malade dès son arrivée et mourut le 16 janvier 1599, dans la force de l'âge. Son corps repose à Westminster-Abbey, à côté de Chaucer.

Le rang glorieux qu'il tient dans l'histoire de la littérature anglaise, Edmund Spenser le doit moins à la valeur intrinsèque de sa poésie divine qu'à l'influence décisive exercée par son génie, à un moment fort critique pour elle, sur les destinées d'une poésie qui languissait dans l'impuissance, n'ayant pas su produire depuis quatre-vingts ans une seule œuvre remarquable et qu'il sauva d'une manière pour ainsi dire miraculeuse. C'est de quoi ses compatriotes lui demeureront éternellement reconnaissants. Le *Calendrier des Bergers* et la *Reine des Fées* furent les instruments merveilleux de cette influence féconde qui provoqua tant d'imitations et qui s'est continuée jusqu'à nous (1). Ecrit parmi les barbares, sur une terre rude et sauvage faite pour accroître sa nostalgie des pays où fréquentait son rêve, ce poème, d'une beauté souveraine, était digne d'immortaliser le nom de celui qui le conçut. Malgré tout ce qu'il emprunte à l'*Orlando Furioso* de l'Arioste, il garde un caractère essentiellement personnel. Il n'entre pas dans le plan d'une notice aussi brève que celle-ci de me livrer à une analyse de cette immense nébuleuse poétique, comme l'appelle, d'un mot aussi expressif que juste, l'éminent auteur de l'*Histoire littéraire du peuple anglais,* M. Jusserand. Mais il m'est infiniment agréable de rapporter, parce qu'il n'en est pas de plus autorisé, le jugement formulé sur l'œuvre et le poète par le Sainte-Beuve anglais que j'ai toujours plaisir à citer, Mr. Edmund Gosse:

« ....La couleur riche et voluptueuse, le paysage magique, la mélodie merveilleuse, ont fasciné des générations de

(1) Keats fut, au siècle dernier, le disciple le plus brillant de Spenser. Plus près de nous, nous pouvons citer le poète catholique Francis Thompson, mort en 1907.

jeunes lecteurs et charmeront la race jusqu'à son déclin. Plus qu'aucun autre écrivain, sauf Keats, Spenser est pénétré de la passion de la beauté. Toute chose noble et agréable à voir l'émeut ; nul poète anglais n'a été, à la fois, si simple et si superbe, si magnifique et si plaintif. Il excelle par la douceur virile, l'amour et l'adoration de la femme, le pouvoir de soutenir une haute splendeur de décor. Ce qui doit constituer un gentilhomme et dans quel monde il doit se mouvoir et respirer, telles sont ses considérations premières. Son long poème se déroule avec tout l'appareil d'une somptueuse cavalcade passant à travers les forêts sonores de contrées fabuleuses, dans toute la pompe majestueuse de la chevalerie errante. Puis, sa musique, son incomparable harmonie de versification, la subtilité de cette création personnelle, la stance qui si superbement porte son nom (1), l'unique belle invention prosodique qui puisse être attribuée à un poète anglais ; toutes ces choses se combinent pour faire de la fleur du génie d'Edmund Spenser, ni la plus forte ni la plus brillante peut-être, mais certainement la plus délicatement parfumée de tout le riche jardin de la poésie anglaise (2). »

Mais passons aux *Amoretti*.

II

Les premiers sonnettistes anglais sont Wyatt et Surrey, dont l'œuvre poétique semblait annoncer, vers la fin du règne de Henry VIII, une ère nouvelle pour la littérature anglaise. Mais leur tentative resta isolée. Négligée et dédai-

(1) La stance spensérienne, qui contribua si grandement au développement de la poésie anglaise, se compose de neuf vers, dont les huit premiers sont des vers de dix syllabes et le dernier de douze. Les rimes s'entrelacent dans l'ordre *a b a b b c b c c*. Elle a été employée avec succès par Keats et par Byron.

(2) *Littérature anglaise* (trad. Henry-D. Davray, pp. 90-91.)

gnée sous les Tudors, la poésie subit, à cette époque, une éclipse à peu près totale, telle qu'aucun autre pays n'en connut d'aussi sombre. C'est en 1569 que Spenser fit paraître sa traduction des sonnets de Marot et de Du Bellay. Treize années s'écoulèrent sans qu'aucun essai nouveau fût fait pour populariser ce genre poétique. En 1582, paraît l'*Hecatompathia* de Watson, recueil de sonnets irréguliers suivi, en 1591, de l'*Astrophel and Stella* de sir Philip Sidney. La faveur obtenue par ce dernier recueil fut considérable, et c'est certainement lui qui déchaîna cette vogue du sonnet dont on peut dire qu'elle fit rage de 1591 à 1597. Cette même année (1591), parurent, dans les *Complaintes,* les sonnets traduits par Spenser de Du Bellay et qu'il appela les *Ruines de Rome*. Les *Amoretti* sont de 1595.

Il n'est pas sans intérêt de noter (car cette constatation expliquera tout de suite l'influence des poètes français sur les lyristes Elizabethains) que c'est précisément dans cette période de 1550 à 1580, alors que la poésie anglaise était réduite à l'indigence même, que le mouvement poétique fut chez nous le plus actif et le plus abondant, si bien qu'Etienne Pasquier pouvait dire que jamais la France n'avait vu *une telle foison de poètes*. C'était, en effet, l'époque de la Pléiade dont Ronsard était le chef reconnu. La Pléiade exerça sur les sonnettistes anglais une influence directe que révèlent tant le choix du mètre que celui du vocabulaire, du sentiment et de l'idée (1). Le Parnasse anglais tout entier vint s'abreuver aux flots de l'Hélicon français. Spenser, dans les *Amoretti,* suivit l'exemple, mais il le fit dans une mesure plus sobre et plus discrète.

---

(1) Mr. Sidney Lee a minutieusement étudié cette question dans son ouvrage '*The French Renaissance in England*', (Oxford, at the Clarendon Press, 1910). De son côté, Mr. L. E. Kastner, professeur de langue et de littérature françaises à l'Université de Manchester, s'est attaché, dans une série d'articles publiés par '*The Modern Language Review*', à établir la dette des poètes anglais vis-à-vis de nos poètes. Ces deux auteurs m'ont fourni d'utiles renseignements pour ce travail.

Il semble bien, d'après le titre qu'il a donné à son recueil et qui n'a rien d'anglais, que Spenser soit allé puiser son inspiration chez Pétrarque. Et cela ne laisse pas d'être vrai en ce sens que tous les sonnettistes du XVI[e] siècle sont, à des degrés divers, les tributaires du chantre de Laure, mais si cette influence italienne transparaît parfois chez lui, il n'en reste pas moins que, comme Shakespeare, c'est aux Français qu'il doit le plus. Tandis que Drummond of Hawthornden adapte Ronsard et Desportes, que Thomas Lodge et Constable les copient, que Daniel pille Du Bellay, c'est à Desportes dont les hyperboles et les concetti paraissent avoir fasciné tous ces Elizabethains — et qui fut lui-même, soit dit en passant, un plagiaire de profession qui dépouilla sans scrupule les Italiens et le poète espagnol Montemayor — c'est au chantre de *Diane* et de *Cléonice* qu'allèrent ses préférences.

A la suite de Messrs Sidney Lee et L. E. Kastner qui m'avaient ouvert la voie, j'ai essayé de rechercher à mon tour, dans une étude parallèle des deux poètes, d'autres emprunts plus ou moins frappants faits par Spenser à Desportes. Le lecteur les trouvera dans les *Notes.* Il pourra ainsi se rendre compte que la dette de Spenser fut assez sensible pour être relevée. Mais il constatera en même temps que, pour importante qu'ait été cette dette, l'imitation de Spenser n'a jamais dégénéré en servilisme ni altéré chez lui l'originalité de l'inspiration personnelle et que c'est à bon droit que les *Amoretti* occupent, dans l'estime des lettrés, une place voisine de celle qu'y tiennent les sonnets de Shakespeare.

Les *Amoretti* racontent, avons-nous dit, en une forme idéalisée, l'histoire de cet amour de Spenser qui aboutit à son mariage. Observant un certain manque d'unité dans

(1) Il est même surprenant que Spenser, qui s'était épris de bonne heure de Du Bellay — en qui il avait salué « la première guirlande de libre poésie venue de France » — et qui avait traduit ses *Antiquitez de Rome*, n'ait pas subi l'influence de l'auteur de l'*Olive* et qu'il ne lui ait rien pris dans ses *Amoretti.*

la série, divers critiques ont soupçonné que Spenser y avait peut-être introduit quelques sonnets écrits par lui, à une autre époque, pour d'autres femmes comme lady Carey ou Rosalinde. Mais ce n'est là qu'une simple conjecture. On peut lui adresser des reproches plus graves. La chaleur et la passion lui font évidemment un peu défaut, et la répétition des mêmes plaintes y engendre parfois la monotonie. A un autre point de vue, il est permis de se demander si ce langage, tout en pointes et en comparaisons souvent banales, est bien celui qu'un homme peut parler à celle qui va devenir sa femme, si, à l'exemple de Watson qui eut, du moins, la franchise d'en faire l'aveu, Spenser ne chante pas, lui aussi, « des tourments supposés » ; on peut, en un mot, poser de nouveau ici cette question de sincérité qui se dresse chaque fois que l'on aborde ces poèmes d'amour que l'ère d'Elizabeth vit éclore en si grand nombre et qui exaltent tous la même femme imaginaire, dont la beauté n'a d'égale que la vertu et dont l'indifférence confine à la cruauté. Reconnaissons toutefois qu'en les publiant avec l'*Epithalame*, cet hymne splendide en l'honneur de la foi nuptiale, indiquant par là même qu'il avait bien écrit ses sonnets pour sa future femme, Spenser a bien affaibli l'objection s'il ne l'a pas détruite complètement. Pourquoi ne le croirions-nous pas sur parole ?

La première impression provoquée par la lecture des *Amoretti* est cette impression de vague et d'imprécis que nous trouvons aux détails d'un paysage examinés à travers une brume dorée. L'extrême simplicité du langage et l'absence de tout incident dramatique confirment, au début, cette impression de brouillard. Mais, au fur et à mesure qu'on avance et qu'on les étudie de près, cette impression se dissipe et l'on ne tarde pas à discerner l'originalité du grand poète. Cette originalité consiste en ceci, c'est que c'est dans les *Amoretti* que nous pouvons le mieux approcher en Spenser l'homme et entendre ses réflexions dans la sphère des sentiments qui le touchèrent le plus profondément, c'est à savoir le désir amoureux et la dévotion à la beauté. Et c'est pourquoi ce petit livre

a pu marquer un pas de plus dans le développement artistique de la poésie anglaise et, s'ils n'étaient éclipsés par la splendeur de ceux de Shakespeare dont je les rapprochais tantôt, on pourrait tenir les sonnets de ce recueil pour les plus beaux du cycle Elisabethain.

Il me reste à dire un mot, en terminant, de la forme des *Amoretti.* On reconnaît en Spenser le père du sonnet Elizabethain, dont Surrey fut l'inventeur, mais qui reçut de Spenser et des autres lyristes de l'ère, notamment de Shakespeare, la grâce et le charme de son esthétique. Ce sonnet était constitué par un quatorzain, dont les douze premiers vers rimaient alternativement sur six syllabes différentes et étaient suivis d'un couplet final formé sur une septième rime nouvelle (*a b a b c d c d e f e f g g*). La combinaison métrique adoptée par Spenser dans les *Amoretti* modifie assez sensiblement ce type devenu classique à l'époque. Tandis que ses sixains y sont calqués sur le dessin shakespéarien, les rimes de l'octave sont disposées dans l'ordre *a b a b*, *b c b c*, et le premier vers du sixain reproduit la dernière rime de l'octave *c d c d e e.* Plus savante que l'autre, il ne semble pas que cette forme soit plus heureuse. Dans tous les cas, elle n'obtint aucun succès et fut bientôt abandonnée.

Lorsque j'abordai la traduction en vers des sonnets de Shakespeare, je me demandai de quelle manière j'irais les traduire, si je suivrais la forme elizabethaine ou si je coulerais le sonnet anglais dans le moule de notre sonnet régulier, qui est le sonnet italien. Après quelques tergiversations, je me ralliai au second parti. Ai-je eu tort ? je n'en sais rien. Tout ce que je puis dire, c'est que si une tentative de traduction partielle dans la forme elizabethaine, antérieure à mon travail, ne fut pas assez puissante pour triompher de mes hésitations, une seconde tentative, complète celle-là, qui eut lieu depuis n'éveilla pas en moi des regrets bien cuisants. Mais quand je vins aux *Amoretti*, je trouvai que, le couplet final étant plus net, mieux frappé, plus gnomique chez Spenser que chez Shakespeare, il y avait peut-être danger, au point de vue de

la liaison des idées, à le noyer dans le tercet de notre sonnet français. Et j'ai jugé préférable de ne pas m'écarter du sonnet spensérien (1).

FERNAND HENRY.

(1) Si le lecteur veut prendre la peine, en se plaçant uniquement sur le terrain prosodique, de comparer avec la mienne, ou celle de M. E. Legouis, la traduction faite par M. Paul Baillière des sonnets 70, 75 et 78 dans la forme ordinaire du sonnet (il les trouvera aux *Notes*), il pourra se faire lui-même une opinion.



LE SONNET

Critique ! ce sonnet que tu sembles proscrire
Vaut pourtant qu'on le traite avec certains honneurs!
Shakspeare à cette clef a fait ouvrir son cœur,
Pétrarque avec ce luth soulagea son martyre.

Le Tasse mille fois fit chanter cette lyre ;
Camoëns en exil lui confia ses pleurs ;
Mêlant au noir cyprès qui ceint le front rêveur
De Dante un brin de myrte, il l'orna d'un sourire.

Ce fut le ver luisant dont la pâle clarté
Guidait le doux Spenser quand, dans l'obscurité
Des chemins, il rentrait du royaume des Fées ;

Et, lorsque le regard de Milton s'embruma,
Il devint un clairon dont la voix anima
— Hélas ! trop peu souvent — les âmes accablées.

Scorn not the Sonnet; Critic, you have frowned,
Mindless of its just honours; with this key
Shakespeare unlocked his heart; the melody
Of this small lute gave ease to Petrarch's wound;
A thousand times this pipe did Tasso sound;
Camoëns soothed with it an exile's grief;
The Sonnet glittered a gay myrtle leaf
Amid the cypress with which Dante crowned
His visionary brow: a glow-worm lamp,
It cheered mild Spenser, called from Faery-land
To struggle through dark ways; and, when a damp
Fell round the path of Milton, in his hand
The Thing became a trumpet, whence he blew
Soul-animating strains — alas, too few !

Wordsworth.

AMORETTI

I

Heureux, heureux feuillets ! quand ces mains liliales,
Qui sur mon existence ont le pouvoir majeur,
En des liens d'amour vous serreront tout pâles,
Tels des captifs tremblant sous les yeux du vainqueur ;

Heureux vers ! quand ces yeux vous feront la faveur
D'abaisser jusqu'à vous leurs clartés souveraines,
Pour lire les chagrins de mon âme qui meurt
En ce livre où mon cœur saignant pleure sa peine ;

Heureuses rimes ! vous que baigna la fontaine
Sainte de l'Hélicon, dont elle-même vient,
Quand vous contemplerez cette face certaine
D'Ange, pain de mon âme et mon céleste bien :

Rimes, vers et feuillets, que vous sachiez lui plaire
Me suffit, car je n'ai des autres rien à faire.

HAPPY, ye leaves! when as those lilly hands,
Which hold my life in their dead doing might,
Shall handle you, and hold in loves soft bands,
Lyke captives trembling at the victors sight.
And happy lines! on which, with starry light,
Those lamping eyes will deigne sometimes to look,
And reade the sorrowes of my dying spright,
Written with teares in harts close bleeding book.
And happy rymes! bath'd in the sacred brooke
Of Helicon, vhence she derived is,
When ye behold that Angels blessed looke,
My soules long lacked food, my heavens blis,
Leaves, lines, and rymes, seeke her to please alone,
Whom if ye please, I care for other none.

II

Inquiète pensée, à qui donna la vie
L'infortune d'un cœur qui languissait en vain
Et qui, depuis ce temps, par mes soupirs nourrie,
As pu grandir au point de déborder mon sein !

De ce refuge intime éclate et sors enfin,
Au lieu de t'y cacher en graine de vipère,
Et cherche le moyen d'apaiser mon chagrin
Et de te sustenter toi-même à ta manière.

Que si pourtant devant cette Beauté si fière
Tu te trouves un jour, tombe à ses pieds d'un bond,
Et, sur un ton soumis, plein de douleur sincère,
Implore doucement ma grâce et ton pardon.

Si tu les as, vis pour aimer celle que j'aime ;
Sinon, meurs aussitôt, et je mourrai moi-même.

Unquiet thought! whom at the first I bred
Of th' inward bale of my love-pined hart;
And sithens have with sighes and sorrowes fed,
Till greater then my wombe thou woxen art;
Breake forth at length out of the inner part,
In which thou lurkest lyke to vipers brood,
And seeke some succour both to ease my smart,
And also to sustayne thy selfe with food.
But if in presence of that fayrest proud
Thou chance to come, fall lowly at her feet,
And, with meek humblesse and afflicted mood,
Pardon for thee, and grace for me, intreat;
Which if she graunt, then live, and my love cherish.
If not, die soone; and I with thee will perish.

III

La Beauté que j'admire aux yeux du monde atteste
Que tout éloge d'elle est dûment mérité !
Sa lumière enflamma mon moi d'un feu céleste
Et je fus relevé de mon indignité.

Depuis lors, ébloui par l'excès de clarté,
Tout ce que je peux voir de vulgaire m'outrage :
Sans cesse à l'admirer, je suis déconcerté
Par l'aspect merveilleux d'un si divin visage.

Aussi, lorsque ma langue entend lui rendre hommage,
L'Esprit tout interdit l'oblige à s'arrêter ;
Et si ma plume veut retracer son image,
L'Imagination ne sait que lui dicter :

Mais je puis dans mon cœur exprimer et décrire
L'étonnement que mon esprit ne sait traduire.

The soverayne beauty which I doo admyre,
Witnesse the world how worthy to be prayzed!
The light wherof hath kindled heavenly fyre
In my fraile spirit, by her from basenesse raysed;
That being now with her huge brightnesse dazed,
Base thing I can no more endure to view,
But, looking still on her, I stand amazed
At wondrous sight of so celestiall hew.
So when my toung would speak her praises dew,
It stopped is with thoughts astonishment;
And when my pen would write her titles true,
It ravisht is with fancies wonderment :
Yet in my hart I then both speake and write
The wonder that my wit cannot endite.

IV

La porte de Janus s'ouvrant, le nouvel an
De nouveaux bonheurs semble apporter la promesse.
Avec la vieille année au fond des cœurs dolents
Doivent mourir les vieux sentiments de tristesse.

Et rappelant l'Amour de cette nuit épaisse
Où le maussade hiver l'a fait longtemps dormir,
Il l'éveille et vers lui dispose avec prestesse
Ses ailes et ses traits dont les coups font mourir.

Car le Printemps est là tout prêt à revenir,
Qui, pour le recevoir, donne l'ordre à la Terre
De se parer de fleurs propres à l'embellir
Et de tisser sa robe avec des primevères.

Belles et fraîches fleurs ! soyez, à votre tour,
Prêtes donc à fêter le retour de l'Amour.

**New yeare, forth looking out of Janus gate,
Doth seeme to promise hope of new delight;
And, bidding th'old Adieu, his passed date
Bids all old thoughts to die in dumpish spright:
And calling forth out of sad Winters night
Fresh Love, that long hath slept in cheerlesse bower,
Wils him awake, and soone about him dight
His wanton wings and darts of deadly power.
For lusty Spring, now in his timely howre,
Is ready to come forth, him to receive;
And warnes the Earth with divers colord flowre
To decke hir selfe, and her faire mantle weave.
Then you, faire flowre, in whom fresh youth doth raine,
Prepare your selfe new love to entertaine.**

V

Tu fais un grave outrage à Celle que mon cœur
Poursuit de son désir en la trouvant trop fière :
Ce qui, pour moi, lui donne une telle valeur
Est justement ce que dénigre le vulgaire.

Car on lit dans le fond de ses douces paupières
Un tel mépris du vice et de l'impureté
Qu'il arrête aussitôt les regards téméraires
Qui sur elle s'étaient trop librement portés.

Honore ce beau port, vante cette fierté :
Ce sont les purs reflets d'une mâle innocence
Et, telle qu'un drapeau solidement planté
Devant ses ennemis, se dresse sa prestance.

Il n'est rien en ce monde, ayant un prix certain,
Qui d'égoïste orgueil n'enferme un petit grain.

RUDELY thou wrongest my deare harts desire,
In finding fault with her too portly pride :
The thing which I doo most in her admire,
Is of the world unworthy most envide;
For in those lofty lookes is close implide
Scorn of base things, and sdeigne of foul dishonor;
Thretning rash eies which gaze on her so wide,
That loosely they ne dare to looke upon her.
Such pride is praise, such portlinesse is honor,
That boldned innocence beares in hir eies;
And her faire countenance, like a goodly banner,
Spreds in defiaunce of all enemies.
Was never in this world ought worthy tride,
Without some spark of such self-pleasing pride.

VI

Ne te désole pas qu'insensible son cœur
Persiste si longtemps en son orgueil rebelle ;
L'amour qui n'a rien des désirs inférieurs,
Plus il tarde à venir, plus il reste fidèle.

Le chêne, quand la sève humecte encor sa moelle,
Est plus lent à pouvoir faire briller un feu ;
Mais, à peine allumé, sa chaleur se révèle
Et sa flamme aussitôt s'élève dans les cieux.

Ainsi, dans un grand cœur est-il bien hasardeux
D'allumer tout de suite un premier feu qui dure.
La blessure profonde en l'âme, seule, peut
Graver jusqu'à la mort une affection pure.

Ne t'inquiète donc du temps qu'il te faudra
Pour nouer le lien qui toujours durera.

Be nought dismayd that her unmoved mind
Doth still persist in her rebellious pride :
Such love, not lyke to lusts of baser kynd,
The harder wonne, the firmer will abide.
The durefull Oake, whose sap is not yet dride,
Is long ere it conceive the kindling fyre ;
But, when it once doth burne, it doth divide
Great heat, and makes its flames to heaven aspire.
So hard it is to kindle new desire
In gentle brest, that shall endure for ever :
Deepe is the wound, that dints the parts entire
With chaste affects, that naught but death can sever.
Then thinke not long in taking litle paine
To knit the knot, that ever shall remaine.

VII

Beaux yeux, vous le miroir de mon âme ravie,
De quel pouvoir étrange êtes-vous donc dotés
Qu'à la fois vous lanciez et la mort et la vie
A l'objet vers lequel vous vous êtes portés ?

Si sur moi tendrement descendent vos clartés,
C'est la vie et l'amour que mon âme respire ;
Mais quand vous menacez et semblez irrités,
Comme quelqu'un que la foudre a frappé, j'expire !

Mais puisque cette vie est ce que je désire,
Que vos regards toujours soient empreints de douceur,
Afin que vos rayons si brillants que j'admire
Fassent jaillir un feu qui vive dans mon cœur.

Me laisser vivre ainsi vous couvrirait de gloire ;
Ma mort n'attesterait qu'une pauvre victoire.

FAYRE eyes, the myrrour of my mazed hart,
What wondrous vertue is contayn'd in you,
The which both lyfe and death forth from you dart
Into the object of your mighty view !
For, when ye mildly looke with lovely hew,
Then is my soule with life and love inspired ;
But when ye lowre, or looke on me askew,
Then doe I die, as one with lightning fyred.
But, since that lyfe is more then death desyred,
Looke ever lovely, as becomes you best ;
That your bright beams, of my weak eies admyred,
May kindle living fire within my brest.
Such life should be the honor of your light,
Such death the sad ensample of your might.

VIII

Plus beaux que les plus beaux, yeux dans lesquels flamboie
Le feu né dans le Ciel tout près du Créateur,
Vous n'êtes pas des yeux, mais de divines joies
Dont rien autre ici-bas n'égale la valeur !

Vers un amour grossier, à travers vos prunelles,
L'enfant aux yeux bandés ne darde pas ses traits,
Mais les Anges vers vous guident les esprits frêles
Et des chastes désirs leur font goûter la paix.

Vous créez mes pensers, puis en faites ma trame ;
Vous arrêtez ma langue et suggérez mon cœur ;
Vous calmez l'ouragan qui dévastait mon âme ;
Ayant grandi par vous, c'est grâce à vous qu'il meurt.

Sans vos clartés le monde est dans la nuit épaisse ;
Bien né celui qui peut vous contempler sans cesse.

More then most faire, full of the living fire
Kindled above unto the Maker neere;
No eies but joyes, in which al powers conspire,
That to the world naught else be counted deare!
Thrugh your bright beams doth not the blinded guest
Shoot out his darts to base affections wound;
But Angels come to lead fraile mindes to rest
In chast desires, on heavenly beauty bound.
You frame my thoughts, and fashion me within;
You stop my toung, and teach my hart to speake;
You calme the storme that passion did begin,
Strong thrugh your cause, but by your vertue weak.
Dark is the world where your light shined never;
Well is he borne that may behold you ever.

IX

J'ai cherché bien longtemps à quoi les comparer,
Ces yeux par qui mon âme a cessé d'être obscure,
Mais je n'ai pas trouvé l'objet qui pût montrer
Leur image ici-bas d'une manière sûre.

Ce n'est pas le Soleil, car, la nuit, leur feu dure ;
Ni la Lune, car, eux, ils savent demeurer ;
Ni les Etoiles, car leur lumière est plus pure ;
Ni la Flamme, car ils n'ont rien à dévorer ;

Ni l'Éclair, car ils sont faits pour persévérer ;
Ni le Diamant, car plus molle est leur nature ;
Ni le Cristal, car rien ne peut les fracturer,
Ni le Verre commun, pour Elle quelle injure !

C'est même au Créateur qu'ils ressemblent surtout,
A celui qui de sa lumière éclaire tout.

Long-while I sought to what I might compare
Those powrefull eies, which lighten my dark spright;
Yet find I nought on earth to which I dare
Resemble th' ymage of their goodly light.
Not to the Sun, for they doo shine by night;
Nor to the Moone, for they are changed never;
Nor to the Starres, for they have purer sight;
Nor to the Fire, for they consume not ever;
Nor to the Lightning, for they still persever;
Nor to the Diamond, for they are more tender;
Nor unto Christall, for nought may them sever;
Nor unto Glasse, such basenesse mought offend her:
Then to the Maker selfe they likest be,
Whose light doth lighten all that here we see.

X

Injuste Dieu d'amour, comme elle est rigoureuse
La loi qui me fait vivre ainsi dans le tourment,
Tandis qu'Elle domine, effrontément heureuse,
Nous couvrant de mépris tous deux également !

Vois comme ce Tyran préside allègrement
Aux massacres que font ses féroces paupières,
T'amenant prisonniers des cœurs à tout moment
Pour leur faire éprouver ta vengeance meurtrière !

Fais donc trembler un peu cette âme trop altière ;
Abaisse encor plus bas ce regard si hautain
Qui semble gouverner la terre tout entière,
Et dans ton livre inscris tous ses crimes enfin.

Puisqu'elle rit de moi, lors je rirai de Celle
Qui veut se faire un jeu de ma peine cruelle.

Unrighteous Lord of love, what law is this,
That me thou makest thus tormented be,
The whiles she lordeth in licentious blisse
Of her freewill, scorning both thee and me ?
See ! how the Tyrannesse doth joy to see
The huge massacres which her eyes do make,
And humbled harts brings captives unto thee,
That thou of them mayst mightie vengeance take.
But her proud hart doe thou a little shake,
And that high look, with which she doth comptroll
All this worlds pride, bow to a baser make,
And al her faults in thy black booke enroll :
That I may laugh at her, in equall sort
As she doth laugh at me, and makes my pain her sport.

XI

Alors que, chaque jour, je réclame la paix,
De ma sincérité donnant même des gages,
Elle, vainqueur cruel, fait de nouveaux apprêts
Et la lutte bientôt recommence avec rage.

Ni raison, ni regrets, il n'est rien qui l'engage
A m'accorder de temps en temps quelque répit ;
Loin de là, son dessein se poursuit, plus sauvage,
De transformer ma vie en un haillon maudit.

Pourtant j'offrirais bien — afin que tout finît,
Ma peine et son courroux — cette vie avec joie !
Mais la mort elle-même, elle me l'interdit
Pour qu'aux pires tourments je sois sans cesse en proie.

Toute peine a sa fin, toute guerre a sa paix ;
Peine et guerre pour moi ne finiront jamais.

DAYLY when I do seeke and sew for peace,
And hostages doe offer for my truth,
She, cruell warriour, doth her selfe addresse
To battell, and the weary war renew'th;
Ne wilbe moov'd with reason, or with rewth,
To graunt small respit to my restlesse toile,
But greedily her fell intent poursewth,
Of my poore life to make unpittied spoile.
Yet my poore life, all sorrowes to assoyle,
I would her yield, her wrath to pacify :
But then she seekes, with torment and turmoyle,
To force me live, and will not let me dy.
All paine hath end, and every war hath peace;
But mine no price nor prayer may surcease.

XII

Je voulus faire, un jour, une trêve solide
Avec ses yeux — ces yeux qui me perçaient le cœur !
Ne craignant plus dès lors ces ennemis perfides,
De cent piéges secrets fertiles inventeurs,

Je restais désarmé, dans ma sotte candeur,
Lorsque soudainement une embûche traîtresse,
Longtemps dissimulée en ses yeux imposteurs,
Se démasquant, sur moi fondit avec adresse.

Contre un choc aussi fort que pouvait ma faiblesse ?
Et je dus me livrer moi-même entre ses mains
Qui, s'emparant de moi, non certes sans rudesse,
Depuis me tiennent en des liens inhumains.

Contre vos yeux je porte une plainte et réclame
Que par vous il me soit fait justice, Madame.

One day I sought with her hart-thrilling eies
To make a truce, and termes to entertaine ;
All fearlesse then of so false enimies,
Which sought me to entrap in treasons traine.
So, as I then disarmed did remaine,
A wicked ambush which lay hidden long,
In the close covert of her guilfull eyen,
Thence breaking forth, did thick about me throng.
Too feeble I t'abide the brunt so strong,
Was forst to yeeld my selfe into their hands ;
Who me captiving streight with rigorous wrong,
Have ever since kept me in cruell bands.
So, Ladie, now to you I doo complaine,
Against your eies, that justice I may gaine.

XIII

Dans ce port tout empreint de grâce et de noblesse,
Tandis que son beau front vers le ciel s'est porté
Et que sur notre sol sa paupière s'abaisse,
Par chacun ce charmant mélange est constaté :

Suave modestie, auguste majesté.
Car, regardant ce sol qui l'enfanta naguère,
Elle songe aussitôt à sa mortalité
Et que toute beauté redeviendra poussière.

Mais on voit son mépris pour les choses grossières
Et que vers le Ciel même elle veut s'élancer,
Heureuse de quitter cette odieuse terre
Qui souille de limon tout céleste penser.

De grâce, que vers moi votre regard descende ;
Par cet abaissement vous deviendrez plus grande.

In that proud port, which her so goodly graceth,
Whiles her faire face she reares up to the skie,
And to the ground her eie-lids low embaseth,
Most goodly temperature ye may descry,
Myld humblesse, mixt with awfull majestie ;
For, looking on the earth, whence she was borne,
Her minde remembreth her mortalitie,
Whatso is fayrest shall to earth returne :
But that same lofty countenance seemes to scorne
Base thing, and thinke how she to heaven may clime ;
Treading downe earth as lothsome and forlorne,
That hinders heavenly thoughts with drossy slime.
Yet lowly still vouchsafe to looke on me ;
Such lowlinesse shall make you lofty be.

XIV

Mes troupes ! qu'un revers plongea dans la stupeur,
Allez recommencer le siége de la place.
Honte à vous de laisser, comme prises de peur,
Un donjon d'un tel prix pour si peu de disgrâce !

De pareils châteaux-forts réclament plus d'audace
Que ces petits fortins qu'on prend d'un tour de main;
Un noble cœur jamais au combat ne se lasse
Et rougirait s'il se rendait avant la fin.

Que tous vos contingents se mettent en chemin ;
Faites pleuvoir les coups sur son cœur sans attendre :
Plaintes, prières, vœux, pitié, larmes, chagrin,
Ces engins d'un cœur dur peuvent faire un cœur tendre.

Et, s'ils manquent leur but, mourez devant ses yeux,
Et vivez, morts ainsi, pour l'aimer encor mieux.

RETOURNE agayne, my forces late dismayd,
Unto the siege by you abandon'd quite.
Great shame it is to leave, like one afrayd,
So fayre a peece, for one repulse so light.
'Gaynst such strong castles needeth greater might
Then those small forts which ye were wont belay:
Such haughty mynds, enur'd to hardy fight,
Disdayne to yield unto the first assay.
Bring therefore all the forces that ye may,
And lay incessant battery to her heart;
Playnts, prayers, vowes, ruth, sorrow, and dismay:
Those engins can the proudest love convert;
And, if those fayle, fall down and dy before her;
So dying live, and living do adore her.

XV

Marchands faisant trafic, qui sans trêve ni cesse
Recherchez des trésors d'où vous tiriez un gain
Et qui ravissez même aux Indes leurs richesses,
Pourquoi donc allez-vous courir si loin, en vain ?

Ma Dame, croyez-le, recèle dans son sein
Tout ce qu'on peut trouver sur terre en fait de gemmes :
Voulez-vous des Saphirs ? prenez ses yeux divins ;
Des Rubis ? tirez-les de sa lèvre elle-même ;

Des Perles ? mais ses dents feraient un diadème ;
De l'Ivoire ? son front, dites ? n'en est-il pas ?
De l'Or ? voyez celui que ses cheveux parsèment ;
De l'Argent ? son éclat, c'est celui de ses bras.

Mais très peu savent voir sa gemme incomparable :
Son esprit paré par des vertus innombrables.

Ye tradefull Merchants, that with weary toyle
Do seeke most pretious things to make your gain,
And both the Indias of their treasures spoile,
What needeth you to seeke so farre in vaine ?
For loe ! my Love doth in her selfe containe
All this worlds riches that may farre be found :
If Saphyres, loe ! her eies be Saphyres plaine ;
If Rubies, loe ! hir lips be Rubies sound ;
If Pearles, hir teeth be pearles, both pure and round;
If Yvorie, her forhead yvory weene ;
If Gold, her locks are finest gold on ground ;
If Silver, her faire hands are silver sheene :
But that which fairest is but few behold,
Her mind, adornd with vertues manifold.

XVI

Un jour qu'imprudemment j'admirais ses beaux yeux,
Foyer pour mon amour d'immortelle lumière,
Cependant que mon cœur s'étonnait, tout joyeux,
Qu'un semblable bonheur lui vînt de ses paupières,

Je pus voir, dans l'éclair de ses regards, légères,
Des légions d'Amours doucement voltiger,
Lançant, en traits de feu, leurs flèches meurtrières
Sur ceux qui passaient là sans souci du danger.

Et, parmi ces Archers, j'en vis un diriger
Contre mon propre cœur son arme insidieuse.
Mais la Dame, aussitôt prête à me protéger,
En un clin d'œil brisa cette flèche haineuse.

Sans son heureux secours, certaine était ma mort;
J'échappai cependant, mais non pas sans efforts.

One day as I unwarily did gaze
On those fayre eyes, my loves immortall light,
The whiles my stonisht hart stood in amaze
Through sweet illusion of her lookes delight,
I mote perceive how, in her glauncing sight
Legions of Loves with little wings did fly;
Darting their deadly arrowes, fyry bright,
At every rash beholder passing by.
One of those archers closely I did spy,
Ayming his arrow at my very hart;
When suddenly, with twincle of her eye,
The Damzell broke his misintended dart.
Had she not so doon, sure I had bene slayne;
Yet, as it was, I hardly scap't with paine.

XVII

Pour peindre comme il sied ce céleste visage
Fait pour déconcerter le talent des humains
Et dont rien ici-bas ne reproduit l'image,
La plume et le pinceau sont également vains.

L'homme peut combiner les blancs et les carmins
Et guider comme il veut sa main presque infaillible
De peur qu'un tremblement ne gâte son dessin,
Bien des choses pourtant restent intraduisibles :

Les doux coups d'œil, ces traits qui glissent vers la cible,
Les sourires charmants qui déroutent le cœur,
Le port majestueux, la grâce irrésistible,
Pour les rendre tout art se sent inférieur.

Seul, un plus grand artiste a toute la magie
Qu'il faut pour exprimer exactement la vie.

The glorious pourtraict of that Angels face,
Made to amaze weake mens confused skil,
And this worlds worthlesse glory to embase,
What pen, what pencill, can expresse her fill?
For though he colours could devize at will,
And eke his learned hand at pleasure guide,
Least, trembling, it his workmanship should spill,
Yet many wondrous things there are beside:
The sweet eye-glaunces, that like arrowes glide;
The charming smiles, that rob sence from the hart;
The lovely pleasance, and the lofty pride,
Cannot expressed be by any art.
A greater craftesmans hand thereto doth neede,
That can expresse the life of things indeed.

XVIII

A force de tourner, la roue, au bout d'un temps,
Finit par dévorer l'acier le plus rigide ;
La simple goutte d'eau, qui tombe à tout instant,
Finit par perforer le roc le plus solide.

Pourtant je ne peux, moi, soit par mes pleurs humides,
Soit en la suppliant, apitoyer son cœur
Et me faire écouter d'une oreille moins vide
Ou lui faire jeter les yeux sur ma douleur.

Quand je plaide, à son sens, je ne suis qu'un acteur ;
Mes larmes ne sont qu'un peu d'eau, d'après son dire ;
Mes soupirs sont le fruit d'un art supérieur ;
Et mes plaintes ne font qu'amener son sourire.

Je pleure, je gémis, je plaide donc en vain ;
Je ne l'émeus pas plus que la roche ou l'airain.

The rolling wheele, that runneth often round,
The hardest steele in tract of time doth teare ;
And drizling drops, that often doe redound,
The firmest flint doth in continuance weare :
Yet cannot I, with many a dropping teare
And long intreaty, soften her hard hart ;
That she will once vouchsafe my plaint to heare,
Or looke with pitty on my payneful smart.
But when I pleade, she bids me play my part ;
And when I weep, she sayes, teares are but water ;
And when I sigh, she sayes, I know the art ;
And when I waile, she turnes hir selfe to laughter.
So doe I weepe, and wayle, and pleade in vaine,
Whiles she as steele and flint doth still remayne.

XIX

Le Coucou, messager du Printemps, a trois fois
Déjà fait retentir sa joyeuse trompette
Invitant les amants à rejoindre leur Roi
Qui paraît avec des guirlandes sur la tête.

En même temps le chœur des oiseaux tout en fête
Fait monter vers l'Amour des lais pleins de douceur
Que tous les bois voisins par leurs échos répètent,
Comme s'ils en pouvaient connaître la splendeur.

Parmi toutes ces voix chantant l'Amour vainqueur
Une a manqué pourtant, et la plus nécessaire :
C'est qu'elle a repoussé l'invite avec hauteur
Et qu'à son ordre elle a préféré se soustraire.

Si le chant du Coucou n'a pas vu son retour
Près de toi, traite-la comme rebelle, Amour !

The merry Cuckow, messenger of Spring,
His trompet shrill hath thrise already sounded,
That warnes al lovers wayt upon their king,
Who now is comming forth with girland crouned :
With noyse whereof the quyre of Byrds resounded
Their anthemes sweet, devized of loves prayse,
That all the woods theyr ecchoes back rebounded,
As if they knew the meaning of their layes.
But mongst them all, which did Loves honor rayse,
No word was heard of her that most it ought ;
But she his percept proudly disobayes,
And doth his ydle message set at nought.
Therefore, O Love ! unlesse she turne to thee
Ere Cuckow end, let her a rebell be.

XX

C'est en vain qu'à ses pieds je dépose mon cœur
Humblement, jamais las d'implorer sa clémence,
Sur ma nuque elle met ses pieds d'un air vainqueur
Et piétine ma vie avec indifférence.

Et pourtant le Lion, ce roi de la Puissance,
Qui sur chaque animal étend sa royauté,
Ne voudrait dévorer, en son orgueil immense,
Le frêle Agneau qu'il voit, soumis, à son côté.

Mais dépassant encor par la férocité
Le sauvage Lion, et même la Lionne,
Elle occit l'innocent avec tranquillité,
Et dans sa cruauté, superbe, elle rayonne.

Reine de la Beauté, que l'on ne dise pas
Que ce sang innocent, c'est toi qui le versas.

In vaine I seeke and sew to her for grace,
And doe myne humbled heart before her poure;
The whiles her foote she in my necke doth place,
And tread my life downe in the lowly floure.
And yet the Lyon that is lord of power,
And reigneth over every beast in field,
In his most pride disdeigneth to devoure
The silly lambe that to his might doth yield.
But she, more cruell, and more salvage wylde,
Than either Lyon, or the Lyonesse,
Shames not to be with guiltlesse bloud defylde,
But taketh glory in her cruelnesse.
Fayrer then fayrest! let none ever say,
That ye were blooded in a yeelded pray.

XXI

Je demande si c'est la Nature ou bien l'Art
Qui combina si bien tous les traits de sa face
Que douceur et fierté, pour une égale part,
Concourent à donner tant de prix à sa grâce ?

Car si de sa fierté la douceur prend la place,
De l'amour dans les yeux elle allume les feux,
Mais qu'elle prenne un air menaçant, elle chasse
Les regards où se lit le désir outrageux.

Comment a-t-elle pu dresser ainsi ses yeux
Qu'un seul de ses regards me conduise au martyre
Et qu'un autre me rende aussitôt tout joyeux ?
Son courroux me fait fuir; son sourire m'attire.

C'est donc de ses regards que j'acquiers mon savoir :
Nul livre n'attribue aux yeux un tel pouvoir.

Was it the worke of Nature or of Art,
Which tempred so the feature of her face,
That pride and meeknesse, mixt by equall part,
Doe both appeare t'adorne her beauties grace?
For with mild pleasance, which doth pride displace,
She to her loves doth lookers eyes allure;
And with sterne countenance back again doth chace
Their looser lookes that stir up lustes impure.
With such strange termes her eyes she doth inure,
That with one looke she doth my life dismay,
And with another doth it streight recure;
Her smile me drawes; her frowne me drives away.
Thus doth she traine and teach me with her lookes:
Such art of eyes I never read in bookes.

XXII

Chaque homme, par ce temps de jeûne et de prière,
Incline à découvrir son fonds religieux.
C'est pourquoi, dans ce jour, pour ma Sainte si chère
J'entends faire un service aussi beau que je peux.

C'est dans mon âme qu'est son temple merveilleux ;
C'est là que j'ai placé sa glorieuse image
Vers qui tous mes pensers, tels des prêtres pieux,
S'en viennent, jour et nuit, déposer leurs hommages.

Je veux, comme à l'auteur du bonheur où je nage,
Lui dresser un autel pour calmer son courroux,
Prêt à sacrifier sur sa pierre, en otage,
Mon cœur tout enflammé d'un désir chaste et doux.

Daigne donc l'accepter, ô Déesse, de grâce,
Et lui choisir dans ton reliquaire une place.

This holy season, fit to fast and pray,
Men to devotion ought to be inclynd :
Therefore, I lykewise, on so holy day,
For my sweet Saynt some service fit will find.
Her temple fayre is built within my mind,
In which her glorious ymage placed is ;
On which my thoughts doo day and night attend,
Lyke sacred priests that never thinke amisse :
There I to her, as th'author of my blisse,
Will builde an altar to appease her yre ;
And on the same my hart will sacrifise,
Burning in flames of pure and chast desyre :
The which vouchsafe, O goddesse ! to accept,
Amongst thy deerest relicks to be kept.

XXIII

Pénélope leurrait, par amour pour Ulysse,
Les nombreux soupirants qui lui faisaient la cour
Avec sa toile dont elle avait la malice
De défaire, la nuit, le morceau fait le jour.

De ce moyen subtil ma Dame use à son tour
Pour me montrer combien ma passion l'agace,
Car ce que je tissai longtemps avec amour,
Elle l'anéantit avant qu'une heure passe.

De sorte que, sans trêve, il faut que je refasse
Ce que j'ai cru fini sans en avoir la fin,
Car son regard rend nul mon labeur si tenace,
Elle détruit d'un mot l'ouvrage d'un an plein.

Ce travail est, au fond, celui de l'Araignée
Qui voit, au moindre vent, sa toile ruinée.

Penelope, for her Ulisses sake,
Deviz'd a Web her wooers to deceave;
In which the worke that she all day did make,
The same at night she did againe unreave:
Such subtile craft my Damzell doth conceave,
Th' importune suit of my desire to shonne;
For all that I in many dayes doo weave,
In one short houre I find by her undonne.
So, when I thinke to end that I begonne,
I must begin and never bring to end:
For, with one looke, she spils that long I sponne;
And with one word my whole years work doth rend.
Such labour like the Spyders web I fynd,
Whose fruitlesse worke is broken with least wynd.

XXIV

Quand je contemple cette étonnante beauté
Dont si parfaitement chaque détail complète
L'œuvre où la Nature a mis tant d'habileté,
Ravi, j'honore l'art de Celui qui l'a faite.

Mais lorsque je ressens cette douleur secrète
Qu'inconsidérément m'infligent ses beaux yeux,
Qui font jaillir la mort du fond de leur retraite,
Je m'imagine voir, nouveau présent des Dieux

Qui, d'un commun accord, l'envoyèrent des cieux
En ce monde pervers, une sœur de Pandore
Venant faire expier aux hommes vicieux
Tous les crimes qu'ils ont pu perpétrer encore.

Du moins, si vous devez être le châtiment
De mes fautes, frappez, de grâce, doucement.

When I behold that beauties wonderment,
And rare perfection of each goodly part,
Of nature's skill the onely complement,
I honor and admire the Makers art:
But when I feele the bitter balefull smart,
Which her fayre eyes unwares doe worke in mee,
That death out of theyr shiny beames doe dart,
I thinke that I a new Pandora see,
Whom all the Gods in councell did agree
Into this sinfull world from heaven to send;
That she to wicked men a scourge should bee,
For all their faults with which they did offend.
But, since ye are my scourge, I will entreat
That for my faults ye will me gently beat.

XXV

Combien de temps encor durera cette vie,
Sœur de la mort, sans voir ses misères finir ?
Traînera-t-elle encor longtemps ainsi, flétrie,
Par la crainte et l'espoir disputée à plaisir ?

Mieux vaudrait que d'un coup tu me fisses mourir
Pour bien prouver jusqu'où va ton orgueil immense
Plutôt que de me faire, hélas ! ainsi souffrir
Et de me démontrer à nouveau ta puissance.

Si pourtant tu cachais des desseins de clémence,
Pour endurci qu'il soit, dans le fond de ton cœur,
Je goûterais alors mes maux et ma souffrance
Qui deviendraient pour moi des sources de bonheur ;

Volontiers je verrais croître leur violence
Pour que plus grande fût, un jour, ma récompense.

How long shall this lyke dying lyfe endure,
And know no end of her owne mysery,
But wast and weare away in termes unsure,
'Twixt feare and hope depending doubtfully ?
Yet better were attonce to let me die,
And shew the last ensample of your pride,
Then to torment me thus with cruelty
To prove your powre, which I too wel have tride.
But yet if in your hardned brest ye hide
A close intent at last to shew me grace,
Then all the woes and wrecks which I abide,
As meanes of blisse I gladly wil embrace;
And wish that more and greater they might be,
That greater meede at last may turne to mee.

XXVI

Douce est la Rose, mais sur la ronce elle vit ;
Doux l'Eglantier, mais, proche, il vous fait des piqûres ;
Doux le Genévrier, mais sa branche meurtrit ;
Doux le Sapin fleuri, mais rude est sa ramure ;

Doux encor le Cyprès, mais sa pelure est dure ;
Douce est la Noix, mais son écorce n'est que fiel ;
Douce aussi la fleur du Genêt, mais elle est sure ;
Doux enfin le Moly, mais son bulbe est mortel.

L'amertume toujours ainsi se mêle au miel,
Par quoi s'excite encor bien plus la convoitise,
Car tout ce qu'on obtient sans un effort réel,
La généralité des gens fort peu le prise.

  Pourquoi me soucier d'un mal aussi petit
  D'où je dois retirer un immense profit ?

Sweet is the Rose, but growes upon a brere;
  Sweet is the Junipre, but sharpe his bough;
Sweet is the Eglantine, but pricketh nere;
Sweet is the Firbloome, but his braunches rough;
Sweet is the Cypresse, but his rynd is tough;
Sweet is the Nut, but bitter is his pill;
Sweet is the Broome-flowre, but yet sowre enough,
And sweet is Moly, but his root is ill.
So every sweet with soure is tempred still,
That maketh it be coveted the more;
For easie things, that may be got at will,
Most sorts of men doe set but little store:
  Why then should I accoumpt of litte paine,
  That endlesse pleasure shall unto me gaine!

XXVII

Fière Beauté ! pourquoi t'enorgueillir si fort,
Quand la gloire du monde est chose si grossière
Et que tu dois finir dans l'ombre de la mort,
Ce dont présentement tu ne te doutes guère ?

Cete Idole, admirée en sa splendeur altière,
De ses habits d'emprunt se devra dévêtir ;
Un éternel oubli couvrira tout entière
Celle que chacun veut adorer et chérir.

D'elle personne alors ne viendra s'enquérir ;
Pas d'autre souvenir ne demeurera d'elle
Que celui qu'en ces vers, qui ne sauraient périr,
Viendra te consacrer ma souffrance cruelle.

Belle, ce qui mourra, sache le mépriser
Et n'aime que ce qui doit t'immortaliser.

FAIRE proud! now tell me, why should faire be proud,
Sith all worlds glorie is but drosse uncleane,
And in the shade of death it selfe shall shroud,
However now thereof ye little weene?
That goodly Idoll, now so gay beseene,
Shall doffe her fleshes borowd fayre attyre,
And be forgot as it had never beene,
That many now much worship and admire:
Ne any then shall after it inquire,
Ne any mention shall thereof remaine,
But what this verse, that never shall expyre,
Shall to you purchas with her thankles pain.
Faire! be no lenger proud of that shall perish;
But that, which shal you make immortall, cherish.

XXVIII

La feuille de laurier qu'en ce jour vous portez
D'attendrir votre cœur me laisse l'espérance,
Car, cet emblème étant le mien, vous attestez
Avec elle qu'en vous un peu d'amour commence.

Que sa douce vertu dont je sens la puissance
De même infuse en vous son pouvoir singulier
Et qu'elle évoque à votre esprit la résistance
De celle en qui l'on voit ces feuilles verdoyer,

L'orgueilleuse Daphné, que son mépris altier
De l'amour de Phébus fit fuir en Thessalie
Et qu'irrités les Dieux changèrent en laurier
Afin de se venger de l'offense subie.

Belle, cessez de fuir Phébus avec dédain ;
Serrez son amour et sa foi dans votre sein.

The laurell leafe, which you this day doe weare,
Gives me great hope of your relenting mynd;
For since it is the badge which I doe beare,
Ye, bearing it, doe seeme to me inclind:
The powre thereof, which ofte in me I find,
Let it lykewise your gentle brest inspire
With sweet infusion, and put you in mind
Of that proud mayd, whom now those leaves attyre,
Proud Daphne, scorning Phæbus ovely fyre,
On the Thessalian shore from him did flie;
For which the gods, in theyr revengefull yre,
Did her transforme into a laurell tree.
Then fly no more, fayre love, from Phebus chace,
But in your brest his leafe and love embrace.

XXIX

Voyez cette orgueilleuse enfant qui dénature
Le sens vrai de mon acte en son dédain moqueur
Et qui par ce laurier, don de ma main si pure,
Me fait son prisonnier pour mon très grand malheur.

Le laurier, prétend-elle, appartient aux vainqueurs
A qui les vaincus l'ont remis en récompense.
Aux bardes les premiers en font ensuite honneur
Pour leur faire chanter leur gloire et leur vaillance.

Eh bien ! puisqu'il me faut subir sa dépendance,
Qu'elle m'accepte pour son esclave content
Et par la Renommée, à la trompette immense,
Je ferai claironner son triomphe éclatant.

Lors j'ornerais son front du glorieux laurier
Et je l'exalterais dans l'univers entier.

See ! how the stubborne damzell doth deprave
My simple meaning with disdaynfull scorne;
And by the bay, which I unto her gave,
Accoumpts my selfe her captive quite forlorne.
The bay, (quoth she) is of the victours born,
Yielded them by the vanquisht as theyr meeds,
And they therewith doe poetes heads adorne,
To sing the glory of their famous deeds.
But sith she will the conquest challeng needs,
Let her accept me as her faithfull thrall;
That her great triumph, which my skill exceeds,
I may in trump of fame blaze over all :
Then would I decke her head with glorious bayes,
And fill the world with her victorious prayse.

XXX

Ma maîtresse est de glace et moi je suis de feu :
Comment se fait-il donc que sa froideur constante
En mon désir si chaud ne fonde pas un peu
Et que, plus je supplie, et plus elle s'augmente ?

Ou comment se fait-il que ma chaleur cuisante
Ne se tempère pas au grand froid de son cœur,
Mais, comme si j'étais plongé dans l'eau bouillante,
Que je sente mon feu redoubler son ardeur ?

N'est-ce pas une chose à vous rendre rêveur
Que le feu, qui fond tout, puisse durcir la glace
Et que, produit du froid, la glace ait, ô stupeur !
La vertu d'allumer ainsi le feu vorace !

Tel est, dans les grands cœurs, le pouvoir de l'amour
Qu'il peut de la nature intervertir le cours.

My love is lyke to yse, and I to fyre :
How comes it then that this her cold so great
Is not dissolv'd through my so hot desyre,
But harder growes the more I her intreat ?
Or how comes it that my exceeding heat
Is not delayd by her hart frosen cold ;
But that I burne much more in boyling sweat,
And feele my flames augmented manifold ?
What more miraculous thing may be told,
That fire, which all thing melts, should harden yse ;
And yse, which is congeald with sencelesse cold,
Should kindle fyre by wonderful devyse !
Such is the powre of love in gentle mind,
That it can alter all the course of kynd.

XXXI

Pourquoi donc la Nature à ce cœur inhumain
Fit-elle de tels dons de douceur et de grâce,
Alors que son orgueil corrompt les plus certains
Et fausse les attraits de sa céleste face ?

A tous les animaux qui, d'instinct, sont voraces,
Elle a donné pourtant un aspect saisissant
Pour, terrifiant ceux auxquels ils font la chasse,
Leur permettre de fuir le danger menaçant.

Mais le mal qu'au moyen de son air innocent
Réussit à causer l'orgueilleuse rebelle
Est d'autant plus profond qu'elle va dans le sang
D'esclaves très soumis baigner ses mains cruelles.

Que d'un pareil contraste elle vît la laideur,
Semblable cruauté lui ferait vite horreur !

AH ! why hath Nature to so hard a hart
Given so goodly giftes of beauties grace,
Whose pryde depraves each other better part,
And all those pretious ornaments deface ?
Sith to all other beastes, of bloody race,
A dreadfull countenance she given hath ;
That with theyr terrour al the rest may chace,
And warne to shun the daunger of theyr wrath.
But my proud one doth worke the greater scath,
Through sweet allurement of her lovely hew ;
That she the better may, in bloody bath
Of such poore thralls, her cruell hands embrew.
But, did she know how ill these two accord,
Such cruelty she would have soone abhord.

XXXII

Par la force du feu le forgeron pénible
Rend le fer le plus dur beaucoup moins résistant ;
Dès lors le lourd marteau qui le frappe, inflexible,
Arrive à lui donner la forme qu'il entend.

Mais le feu dans lequel je bouillonne pourtant
N'attendrit même un peu son cœur plus dur encore,
Pas plus que les soupirs nombreux qui vont battant
L'enclume de l'orgueil têtu qui la dévore.

Tout au contraire, et plus ardemment je supplie,
Et plus dans sa fierté je la vois se froidir ;
Elle mollit d'autant moins que je multiplie
Les plaintes qui devaient, j'espérais, la fléchir.

Voici donc le seul sort qui puisse nous attendre :
Elle changée en pierre et moi réduit en cendre.

The paynefull smith with force of fervent heat
The hardest yron soone doth mollify;
That with his heavy sledge he can it beat,
And fashion to what he it list apply.
Yet cannot all these flames, in which I fry,
Her hart, more harde then yron, soft awhit;
Ne all the playnts and prayers, with which I
Doe beat on th'andvyle of her stubberne wit:
But still, the more she fervent sees my fit,
The more she frieseth in her wilfull pryde;
And harder growes the harder she is smit
With all the playnts which to her be applyde.
What then remaines but I to ashes burne,
And she to stones at length all frosen turne?

XXXIII

Je reconnais l'avoir grandement offensée,
L'Impératrice, objet de ma chère terreur,
En ne terminant pas cette REINE DES FÉES
Qui de la mort devait rendre son nom vainqueur.

Cependant, ô Lodwick, réponds du fond du cœur :
Ne crois-tu pas que l'œuvre, à ce jour accomplie,
Pour un simple homme soit un suffisant labeur,
La suite ne pouvant être mieux réussie ?

Comment pourrais-je alors, sans un nouveau génie,
Vouloir continuer ce travail accablant,
Puisque celui que j'ai craint tant la tyrannie
De l'orgueilleuse qui m'ôte tout mon talent ?

Attends donc que la paix, un jour, me vienne d'elle,
Ou prête-moi, du moins, une flamme nouvelle.

GREAT wrong I doe, I can it not deny,
To that most sacred Empresse, my dear dred,
Not finishing her Queene of faëry,
That mote enlarge her living prayses, dead:
But, Lodwick, this of grace to me aread:
Doe ye not thinck th' accomplishment of it,
Sufficient worke for one mans simple head,
All were it, as the rest, but rudely writ?
How then should I, without another wit,
Thinck ever to endure so tædious toyle;
Sins that this one is tost with troublous fit
Of a proud love, that doth my spirite spoyle?
Cease then, till she vouchsafe to grawnt me rest,
Or lend you me another living brest.

XXXIV

De même qu'un vaisseau, conduit par quelque étoile,
Et qui fait route au sein de l'immense Océan,
Si la tempête sur son guide jette un voile,
S'écarte de sa ligne et s'égare à l'instant,

Ainsi l'étoile dont, seul, le rayon brillant
Peut me diriger est couverte de nuages,
Et j'erre, épouvanté, dans la nuit maintenant,
Parmi tous les écueils semés sur mon passage.

J'ai l'espoir assuré pourtant qu'après l'orage
L'Hélice de mes jours, ma polaire, à la fin
Voudra briller encore et que son beau visage
Dissipera sous sa clarté mon noir chagrin.

Jusque-là j'errerai, l'air morose et sévère,
Dans ma douleur secrète et ma tristesse amère.

Lyke as a ship, that through the Ocean wyde
By conduct of some star doth make her way,
Whenas a storm hath dimd her trusty guyde,
Out of her course doth wander far astray.
So I, whose star, that wont with her bright ray
Me to direct, with cloudes is over-cast,
Doe wander now, in darknesse and dismay,
Through hidden perils round about me plast:
Yet hope I well that, when this storme is past,
My Helice, the lodestar of my lyfe,
Will shine again, and looke on me at last,
With lovely light to cleare my cloudy grief.
Till then I wander carefull, comfortlesse,
In secret sorrow and sad pensivenesse.

XXXV

Mes yeux affamés, qu'une ardente convoitise
Dirige vers l'objet de leurs cruels tracas,
Ne peuvent se donner une joie à leur guise :
Ils languissent, s'ils l'ont, geignent, s'ils ne l'ont pas.

Car, faute de l'avoir, de vivre on les sent las ;
Et, l'ayant, leurs regards toujours la considèrent.
La même faim mena Narcisse à son trépas :
Trop d'abondance est donc cause de ma misère.

Ce spectacle à mes yeux pourtant sait si bien plaire
Qu'ils sont indifférents à tous autres attraits,
Et, détestant ce qui les délectait naguère,
Ils sont tout prêts à s'en détourner désormais.

Toute gloire en ce monde, à mon sens, n'est qu'une ombre ;
Et — hormis Elle — tout ce qu'il étale est sombre.

My hungry eyes, through greedy covetize,
Still to behold the object of their paine,
With no contentment can themselves suffize,
But, having, pine; and, having not, complaine :
For, lacking it, they cannot lyfe sustayne ;
And, having it, they gaze on it the more;
In their amazement lyke Narcissus vaine,
Whose eyes him starv'd : so plenty makes me poore.
Yet are mine eyes so filled with the store
Of that faire sight, that nothing else they brooke,
But lothe the things which they did like before,
And can no more endure on them to looke.
All this worlds glory seemeth vayne to me,
And all their showes but shadowes, saving she.

XXXVI

Dis-moi quand prendront fin ces chagrins que je porte
Ou si leur dur tourment ne cessera jamais,
Et s'il me faut languir constamment de la sorte
Sans pouvoir espérer ni trêve ni délais ?

N'ai-je pas de moyen de m'assurer la paix
Et de traiter avec le dard de ses paupières
Ou si leur rigueur doit croître encor désormais
Et rendre chaque jour plus grandes mes misères ?

Libre à toi de montrer ce que peut ta colère :
Tu n'auras, crois-le bien, qu'un peu glorieux gain
En tuant celui qui passa sa vie entière
A vénérer la tienne en dépit des dédains.

A sa mort, qui sera peut-être déplorée
Par certains, par plus d'un tu seras censurée.

Tell me, when shall these wearie woes have end,
Or shall their ruthlesse torment never cease,
But al my days in pining languor spend,
Without hope of asswagement or release ?
Is there no meanes for me to purchace peace,
Or make agreement with her thrilling eyes,
But that their cruelty doth still increace,
And dayly more augment my miseryes ?
But when ye have shewed all extremityes,
Then thinke how litle glory ye have gayned
By slaying him, whose lyfe, though ye despyse,
Mote have your lyfe in honor long maintayned:
But by his death, which some perhaps will mone,
Ye shall condemned be of many a one.

XXXVII

Est-ce ruse? Pourquoi la voit-on enrouler
Dans un filet doré l'or de sa chevelure
Et l'arranger si bien qu'on ne peut démêler
Ni l'or ni les cheveux d'une manière sûre ?

En cette embûche d'or croit-elle, d'aventure,
Emprisonner les yeux qui furent trop hardis
Et s'emparer, en outre, étonnante gageure !
Des cœurs dont le tort fut d'être mal avertis ?

Ainsi donc, prenez garde, ô mes yeux! à tout prix
Tenez-vous éloignés de ce piége hypocrite ;
Si dans ses jolis rets vous étiez jamais pris,
Il ne vous resterait aucun moyen de fuite.

Etant libre, il faut être un dément avéré
Pour convoiter des fers, quand ils seraient dorés.

What guyle is this, that those her golden tresses
She doth attyre under a net of gold;
And with sly skill so cunningly them dresses,
That which is gold or haire may scarse be told?
Is it that mens frayle eyes, which gaze too bold,
She may entangle in that golden snare;
And, being caught, may craftily enfold
Theyr weaker harts, which are not wel aware?
Take heed therefore, myne eyes, how ye doe stare
Henceforth too rashly on that guilefull net,
In which if ever ye entrapped are,
Out of her bands ye by no meanes shall get.
Fondnesse it were for any, being free,
To covet fetters, though they golden bee!

XXXVIII

Arion, lorsqu'il fut jeté de son navire
Par un cruel naufrage au sein des Océans,
Fut sauvé de la mort, grâce à sa douce lyre,
Par un Dauphin qu'avaient attiré là ses chants.

Trop rude est ma musique, et ses grossiers accents,
S'ils ont tenu parfois des oreilles ravies,
Devant les flots de son courroux sont impuissants,
Et nul Dauphin n'accourt de son âme endurcie.

Dans son orgueil toujours elle reste roidie
Et me mène au trépas, l'indifférence au cœur.
Un mot d'elle pourtant tient en suspens ma vie :
Ma mort lui ferait honte et mon salut honneur.

Mieux vaut être loué d'un acte de clémence
Qu'être blâmé d'avoir fait périr l'innocence.

**Arion, when through tempests cruel wracke
He forth was thrown into the greedy seas,
Through the sweet musick, which his harp did make,
Allur'd a Dolphin him from death to ease.
But my rude musick, which was wont to please
Some dainty eares, cannot, with any skill,
The dreadfull tempest of her wrath appease,
Nor move the Dolphin from her stubborne will;
But in her pride she dooth persever still,
All carelesse how my life for her decayse.
Yet with one word she can it save or spill,
To spill were pitty, but to save were prayse!
Chuse rather to be praysd for dooing good,
Then to be blam'd for spilling guiltlesse blood.**

XXXIX

Bel enfant de Vénus, ô Sourire si doux !
Qui montres le pouvoir usuel de ta mère
Sur le grand Jupiter lorsque, dans son courroux,
Il brandit sur les dieux son dangereux tonnerre,

Aussi doux que toi-même est doux ton ministère ;
Car, dès que tu brillas sur moi dernièrement,
Mon cœur ressuscita dans une joie entière,
Mon corps fut parcouru d'un long tressaillement.

Et, prise comme d'un céleste enivrement,
Mon âme ainsi qu'en une extase fut ravie,
Et depuis, insensible à son cruel tourment,
C'est ce rayon divin qui, seul, la rassasie.

Tout ce que je mangeais, je le trouvai, plus tard
Plus doux que l'Ambroisie ou que le doux Nectar.

Sweet smile! the daughter of the Queene of love,
Expressing all thy mothers powrefull art,
With which she wonts to temper angry Jove,
When all the gods he threats with thundring dart,
Sweet is thy vertue, as thy selfe sweet art:
For when on me thou shinedst late in sadnesse,
A melting pleasance ran through every part,
And me revived with hart robbing gladnesse.
Whylest rapt with joy, resembling heavenly madnes,
My soule was ravisht quite, as in a traunce;
And feeling thence no more her sorowes sadnesse,
Fed on the fulnesse of that chearefull glaunce,
More sweet than Nectar, or Ambrosiall meat,
Seem'd every bit which thenceforth I did eat.

XL

Voyez donc le sourire illuminer sa face
Et me dites à quoi comparer sa beauté,
Quand sur chaque paupière apparaissent cent Grâces,
Qui viennent sous leur ombre établir leur cité.

Pour moi, je l'assimile au beau soleil d'été
Répandant ses rayons sur toute la nature,
Dès que l'orage las s'est enfin arrêté,
Et dont la simple vue au même instant rassure,

Et l'oiseau protégé par les vertes ramures,
Et l'animal blotti dans son antre profond
Qui, dès lors affranchis de leurs craintes obscures,
Vers sa pure clarté lèvent, plus fier, leur front.

Ainsi revit mon cœur battu par tant d'orages,
Quand ce soleil dissipe en ses yeux les nuages.

Mark when she smiles with amiable cheare,
And tell me whereto can ye lyken it;
When on each eyelid sweetly doe appeare
An hundred Graces as in shade to sit.
Lykest it seemeth, in my simple wit,
Unto the fayre sunshine in somers day;
That, when a dreadfull storme away is flit,
Thrugh the broad world doth spred his goodly ray:
At sight whereof, each bird that sits on spray,
And every beast that to his den was fled,
Comes forth afresh out of their late dismay,
And to the light lift up their drouping hed.
So my storme beaten hart likewise is cheared
With that sunshine, when cloudy looks are cleared.

XLI

Est-ce son naturel, est-ce son bon plaisir
De traiter de la sorte un ennemi par terre ?
Si c'est son naturel, elle peut l'adoucir ;
Si c'est son bon plaisir, elle peut s'y soustraire.

Si tel est son caprice et tel son caractère
De maltraiter celui qui l'adore le plus
Et d'augmenter encore une douleur amère,
Alors ses plus beaux dons naturels sont perdus,

Et sa vaine beauté n'est qu'un appât tendu
A tous les malheureux que la mer orageusc
De son amour longtemps a roulés et battus,
Pour en faire à la fin une épave piteuse.

O Beauté des Beautés ! qu'il ne soit jamais dit
Que pareille beauté de honte se couvrit !

Is it her nature, or is it her will,
To be so cruell to an humbled foe ?
If nature; then she may it mend with skill.
If will; then she at will may will foregoe.
But if her nature and her wil be so,
That she will plague the man that loves her most,
And take delight t'encrease a wretches woe,
Then all her natures goodly guifts are lost ;
And that same glorious beauties ydle boast
Is but a bayt such wretches to beguile,
As, being long in her loves tempest tost,
She meanes at last to make her piteous spoyle.
O fayrest fayre ! let never it be named,
That so fayre beauty was so fowly shamed.

XLII

L'amour dont l'aiguillon si cruel me tourmente,
Malgré ma peine extrême, est si plein de douceur
Que plus l'intensité de ma douleur augmente,
Plus j'accepte et chéris ce qui fait mon malheur.

Loin de former le vœu (tout à fait vain d'ailleurs)
D'être affranchi du mal dont j'éprouve la rage,
Je serais son esclave avec un vrai bonheur,
Lui donnant volontiers mon pauvre cœur en gage.

Qu'elle l'enchaîne, afin d'assurer son servage,
Si cela lui convient, même au moyen de fers;
Qu'elle l'éloigne ainsi de ces amours volages
Qui pourraient le corrompre à leur contact pervers.

Mais que d'être cruelle au moins elle s'abstienne
Et n'amène ma mort avant que l'heure vienne.

The love, which me so cruelly tormenteth,
So pleasing is in my extreamest paine,
That, all the more my sorrow it augmenteth,
The more I love and doe embrace my bane;
Ne do I wish (for wishing were but vaine),
To be acquit fro my continuall smart,
But joy her thrall for ever to remayne,
And yield for pledge my poore captyved hart:
The which, that it from her may never start,
Let her, yf please her, bynd with adamant chayne;
And from all wandring loves, which mote pervart
His safe assurance, strongly it restrayne.
Onely let her abstaine from cruelty,
And doe me not before my time to dy.

XLIII

Devrai-je donc me taire ou si je dois causer ?
Si je parle, je vais l'irriter davantage ;
Si je me tais, mon cœur est sûr de se briser,
Ou bien de s'étouffer dans la bile et la rage.

Quel tyran met ainsi mon cœur dans l'esclavage
Et prétend enchaîner ma langue par surcroît,
Pour que, privé de la pensée et du langage,
Je meure sottement comme un morceau de bois ?

Mais, exercé par moi, mon cœur saura sans voix
Lui parler et plaider ma cause pitoyable
Et mes yeux sauront lire, humbles autant qu'adroits,
A ses yeux des billets d'amour incomparables

Que son esprit, expert à lire au fond des cœurs,
Apprendra bientôt à traduire avec bonheur.

Shall I then silent be, or shall I speake?
And if I speake, her wrath renew I shall;
And if I silent be, my hart will breake,
Or choked be with overflowing gall.
What tyranny is this, both my hart to thrall,
And eke my toung with proud restraint to tie:
That neither I may speake nor thinke at all,
But like a stupid stock in silence die!
Yet I my hart with silence secretly
Will teach to speak, and my just cause to plead;
And eke mine eies, with meeke humility,
Love learned letters to her eyes to read;
Which her deep wit, that true harts thought can spel,
Wil soon conceive, and learne to construe well.

XLIV

Quand leur orgueil têtu mettait en désaccord
Ces Grecs dont nous louons l'entreprise immortelle,
Leur faisant oublier jusqu'à la toison d'or,
Orphée avec sa harpe arrêtait leur querelle.

Mais la guerre civile incessante et cruelle
Qui précipite, hélas ! mon cœur contre mon cœur
En des combats très durs où mes forces chancellent,
Ni ruse ni raison n'apaisent sa fureur.

Et si de prendre en mains mon luth j'ai le malheur,
Lors de mon ennemi j'augmente la colère,
Je réveille mon mal et, reprenant vigueur,
Aussitôt contre moi de nouveau j'entre en guerre.

Ainsi, ces passions que je veux mettre en paix,
Je les retrouve plus ardentes que jamais.

When those renoumed noble Peres of Greece,
Through stubborn pride among themselves did jar,
Forgetfull of the famous golden fleece,
Then Orpheus with his harp theyr strife did bar;
But this continuall, cruell, civill warre,
The which my selfe against my selfe doe make,
Whilest my weak powres of passions warreid arre,
No skill can stint, nor reason can aslake :
But, when in hand my tunelesse harp I take,
Then doe I more augment my foes despight,
And griefe renew, and passions doe awake
To battaile, fresh against my selfe to fight :
Mongst whome the more I seeke to settle peace,
The more I fynd their malice to increace.

XLV

Dans votre clair miroir veuillez cesser, Madame,
De contempler toujours votre être gracieux
Et regardez en moi, je veux dire en mon âme,
L'autre portrait de vous qui, plus vrai, vaut bien mieux.

En mon cœur, bien qu'il puisse à de terrestres yeux
Révéler à grand'peine une chose si belle,
Du visage qui vous fut donné par les cieux
L'Esprit doit imprimer une image éternelle.

En fût-il autrement par votre fait, cruelle ;
Quand même le chagrin d'ombre vous couvrirait,
Votre portrait charmant, d'une façon fidèle,
Plus pur que le cristal, toujours apparaîtrait.

Mais voulez-vous en moi vous revoir tout entière?
Chassez tout ce qui peut ternir votre lumière.

Leave, Lady, in your glasse of chistall clene
Your goodly selfe for evermore to vew,
And in my selfe, my inward selfe, I meane,
Most lively lyke behold your semblant trew.
Within my hart, though hardly it can shew
Thing so divine to vew of earthly eye,
The fayre Idea of your celestiall hew
And every part remaines immortally :
And were it not that, through your cruelty,
With sorrow dimmed and deformd it were,
The goodly ymage of your visnomy,
Clearer than christall, would therein appere.
But if your selfe in me ye playne will see,
Remove the cause by which your fayre beames darkned be.

XLVI

Des délais accordés dès qu'expire la date,
La cruelle aussitôt m'ordonne de partir,
Mais alors dans le ciel un gros orage éclate
Pour me faire rester malgré son déplaisir.

A qui, d'elle ou du ciel, dois-je donc obéir ?
Le ciel sait mieux ce qui fait le mieux mon affaire,
Mais il me faut pourtant me rendre à son désir,
Car elle tient mon ciel : — ma vie en cette terre !

Mais vous, cieux élevés, qui voyez ma misère,
Puisque vos ouragans ne me retiennent pas,
Calmez vos tourbillons ; sinon, la chose est claire,
Vous allez, elle et vous, me conduire au trépas.

Un seul homme déjà ne supporte qu'à peine
Les tourmentes qu'hélas ! sur moi sa main déchaîne.

When my abodes prefixed time is spent,
My cruell fayre streight bids me wend my way;
But then from heaven most hideous stormes are sent,
As willing me against her will to stay.
Whom then shall I, or heaven or her, obay ?
The heavens know best what is the best for me;
But as she will. whose will my life doth sway,
My lower heaven, so it perforce must bee.
But, ye high hevens, that all this sorowe see,
Sith all your tempests cannot hold me backe,
Aswage your storms; or else both you, and she,
Will both together me too sorely wrack.
Enough it is for one man to sustaine
The stormes, which she alone on me doth raine.

XLVII

Par ces yeux souriants crains fort d'être leurré ;
Avant de t'y fier, démêle bien leurs ruses :
Ce sont tout uniment des hameçons dorés
Dérobant au poisson l'amorce qui l'abuse.

Son sourire n'est rien que l'arme dont elle use
Pour attirer les cœurs qu'elle veut conquérir.
Après, elle les tue et son orgueil s'amuse
Des malheureux qu'elle a tristement fait périr.

Et, tandis qu'en leur sang ses mains vont se rougir,
Ses yeux très tendrement leur envoient des sourires,
Pour qu'à ce jeu cruel ils prennent du plaisir
Et qu'ils soient, en mourant, dupes de leur martyre.

Charme puissant par quoi l'homme, aimant son malheur,
Croit la vie une peine et la mort un bonheur !

Trust not the treason of those smyling lookes,
Untill ye have theyr guylefull traynes well tryde ;
For they are lyke but unto golden hookes,
That from the foolish fish theyr bayts do hyde :
So she with flattring smyles weake harts doth guyde
Unto her love, and tempte to theyr decay ;
Whome, being caught, she kills with cruell pryde
And feeds at pleasure on the wretched pray.
Yet even whylst her bloody hands them slay,
Her eyes looke lovely, and upon them smyle ;
That they take pleasure in their cruell play,
And, dying, doe them selves of payne beguyle.
O mighty charm ! which makes men love theyr bane,
And thinck they dy with pleasure, live with payne.

XLVIII

O papier innocent dont sa cruelle main
A voulu se servir pour venger sa colère,
Et que, sans seulement te lire, avec dédain,
Il lui plut de livrer à la flamme meurtrière !

Certes, tu méritais, au lieu de ce salaire,
— N'ayant rien d'hérétique — un autre sort meilleur,
Car tu ne défendais que la cause très chère
De ton maître accablé par d'injustes rigueurs,

Ce maître, qu'insensible à sa grande douleur
Elle contraignait à lui révéler sa peine,
Et refusait d'entendre alors que de son cœur
Il élevait vers elle une plainte bien vaine.

Vis à jamais pourtant, même contre son gré,
Pour la louer — encor que mal rémunéré.

Innocent paper! whom too cruell hand
Did make the matter to avenge her yre,
And ere she could thy cause wel understand,
Did sacrifize unto the greedy fyre,
Well worthy thou to have found better hyre,
Then so bad end for hereticks ordayned :
Yet heresy nor treason didst conspire,
But plead thy maisters cause, unjustly payned ;
Whom she, all carelesse of his grief, constrayned
To utter forth the anguish of his hart,
And would not heare, when he to her complayned
The piteous passion of his dying smart.
Yet live for ever, though against her will,
And speake her good, though she requite it ill.

XLIX

Pourquoi, Beauté cruelle, es-tu si belliqueuse ?
A cause que tes yeux peuvent faire mourir ?
La pitié, crois-le bien, est chose précieuse,
Et certes il vaut mieux sauver qu'anéantir.

Mais si ton orgueil veut, si tel est ton plaisir
Que l'immense pouvoir de tes yeux se révèle,
Ce sont tes ennemis qu'il faut d'abord punir,
Et non celui qui t'est resté toujours fidèle.

Avec eux, ne crains pas d'être à l'excès cruelle ;
Emprunte aux Basilics leurs regards meurtriers,
Mais que la pitié douce abaisse ta prunelle
Sur celui qui se tient humblement à tes pieds.

Ce faisant, tu seras pour tous digne d'envie ;
Tu vivras de la sorte en me donnant la vie.

Fayre cruell! why are ye so fierce and cruell ?
Is it because your eyes have powre to kill ?
Then know that mercy is the mighties jewell,
And greater glory think to save then spill.
But if it be your pleasure, and proud will,
To shew the powre of your imperious eyes,
Then not on him that never thought you ill,
But bend your force against your enemyes :
Let them feele th' utmost of your crueltyes,
And kill with looks, as Cockatrices doo ;
But him, that at your footstoole humbled lies,
With mercifull regard give mercy too.
Such mercy shal you make admyred to be ;
So shall you live by giving life to me.

L

Deux maux pendant longtemps faisaient mon désespoir:
Une blessure au cœur, une douleur physique.
Pour guérir ce dernier, un docteur vint me voir,
Qui voulut me prescrire un remède héroïque.

Et je dis : Insensé ! qui ne diagnostiques
Les malaises du cœur que si péniblement,
Vois-tu pas que du corps le cœur est chef unique,
Et qu'il règle à son gré ses moindres mouvements?

Donc, cherche un cordial qui sache, en la calmant,
Evincer de mon cœur la langueur qui le mine,
Et tu verras mon corps guérir rapidement ;
Mais ces cordiaux sont hors de la médecine.

Que ton habileté se révèle, ô Docteur !
Avec un seul onguent guéris-moi corps et cœur.

LONG languishing in double malady,
Of my harts wound and of my bodies greife,
There came to me a leach, that would apply
Fit medicines for my bodies best reliefe.
Vayne man, (quod I) that hast but little priefe
In deep discovery of the mynds disease !
is not the hart of all the body chiefe,
And rules the members as it selfe doth please ?
Then with some cordialls seeke for to appease
The inward languour of my wounded hart,
And then my body shall have shortly ease ;
But such sweet cordialls passe Physitions art.
Then, my lyfes Leach ! doe you your skill reveale,
And with one salve both hart and body heale.

LI

Ne vois-je pas tailler les plus belles statues
Dans un marbre très dur dans le but, justement,
De leur faire braver des dates inconnues,
Et de rendre éternels leurs fameux monuments ?

Pourquoi donc la blâmer, moi l'inhabile amant,
Au lieu de l'en louer, de rester inflexible,
Puisque tout ce qu'on put ébaucher de charmant
Ne s'acheva qu'au prix de tant d'efforts pénibles ?

A qui consent d'attendre il est toujours possible
D'aplanir un obstacle et de le vaincre, un jour.
J'espère ainsi fléchir le cœur de l'Insensible,
Et m'assurer alors un plus durable amour.

Mon mal consiste donc à faire sa conquête ;
Ma joie, après cela, sera bien plus complète.

Doe I not see that fayrest ymages
Of hardest Marble are of purpose made,
For that they should endure through many ages,
Ne let theyr famous moniments to fade ?
Why then doe I, untrainde in lovers trade,
Her hardnes blame, which I should more commend,
Sith never ought was excellent assayde
Which was not hard t'atchive and bring to end ?
Ne ought so hard, but he, that would attend,
Mote soften it and to his will allure.
So doe I hope her stubborne hart to bend,
And that it then more stedfast will endure :
Onely my paines wil be the more to get her ;
But, having her, my joy will be the greater.

LII

Loin d'elle chaque fois qu'il faut que je m'en aille,
Je ressemble au soldat qu'on voit se replier,
Captif, la rage au cœur, loin du champ de bataille,
Dépouillé de son glaive et de son bouclier.

Ainsi je me suis fait moi-même prisonnier
Du chagrin et mes jours, au sein de la détresse,
S'écoulent, languissants, dans cet exil meurtrier
Qui me tient éloigné de ma chère maîtresse.

Là, loin d'appeler, pour consoler ma tristesse,
Quelque douce pensée ou quelque vain plaisir,
Dans un amer dédain de toute joie expresse
Je laisse mon tourment se repaître à loisir.

Son absence m'est donc comme une pénitence
Que sa présence puisse être ma récompense.

So oft as homeward I from her depart,
I go lyke one that, having lost the field,
Is prisoner led away with heavy hart,
Despoyld of warlike armes and knowen shield.
So doe I now my selfe a prisoner yield
To sorrow and to solitary paine;
From presence of my dearest deare exylde,
Longwhile alone in languor to remaine.
There let no thought of joy, or pleasure vaine,
Dare to approch, that may my solace breed;
But sudden dumps, and drery sad disdayne
Of all worlds gladnesse, more my torment feed.
So I her absens will my penaunce make,
That of her presens I my meed may take.

LIII

La Panthère, qui sait que sa peau tachetée
Plaît fort aux animaux que ses yeux font trembler,
Cache au fond d'un buisson sa tête redoutée,
Attirant leurs regards pour mieux les immoler.

A ce jeu ma cruelle a le don d'exceller,
Car c'est bien avec sa beauté qu'elle m'attire
Et que vers ma ruine elle me fait voler,
Sans montrer de pitié jamais pour mon martyre.

C'est honte qu'une chose en qui le Ciel respire,
Qui du monde serait le plus bel ornement,
Soit changée en appât mortel pour qui l'admire !
Au mal le bien rougit de servir d'instrument.

Clémence et Beauté font le plus bel assemblage,
Puisqu'en leur Créateur resplendit leur image.

The Panther, knowing that his spotted hyde
Doth please all beasts, but that his looks them fray,
Within a bush his dreadfull head doth hide,
To let them gaze, whylst he on them may pray.
Right so my cruell fayre with me doth play;
For, with the goodly semblant of her hew,
She doth allure me to mine owne decay,
And then no mercy will unto me shew.
Great shame it is, thing so divine in view,
Made for to be the worlds most ornament,
To make the bayte her gazers to embrew:
Good shames to be to ill an instrument.
But mercy doth with beautie best agree,
As in theyr Maker ye them best may see.

LIV

En ce théâtre qu'est le monde, de sa place,
Elle a les yeux sur moi, pareille au spectateur,
Et, paisible, elle attend que la pièce lui fasse,
Sous des masques divers, apparaître mon cœur.

Lorsqu'il m'est accordé de montrer du bonheur,
Je revêts l'air joyeux que prend la Comédie,
Mais dès que ma joie a fait place à la douleur,
Je me lamente, et c'est alors la Tragédie.

Et pendant tout ce temps, elle est là qui m'épie,
Sans émoi de me voir heureux ou malheureux ;
Raillant lorsque je ris, riant quand je supplie,
Rendant son cœur toujours plus rebelle à mes vœux.

Mais si ni ris ni pleurs n'attendrissent son âme,
Ce serait donc qu'elle est plutôt pierre que femme ?

Of this worlds Theatre in which we stay,
My love, like the Spectator, ydly sits,
Beholding me, that all the pageants play,
Disguysing diversly my troubled wits.
Sometimes I joy when glad occasion fits,
And mask in myrth lyke to a Comedy:
Soone after, when my joy to sorrow flits,
I waile, and make my woes a Tragedy.
Yet she, beholding me with constant eye,
Delights not in my mirth, not rues my smart;
But, when I laugh, she mocks; and, when I cry,
She laughes, and hardens evermore her hart.
What then can move her? if nor mirth, nor mone,
She is no woman, but a sencelesse stone.

LV

Chaque fois qu'admirant son insigne beauté
Avec sa cruauté je fais un parallèle,
Je cherche l'élément auquel fut emprunté
Le moule qui la fit si belle et si cruelle,

La terre ? mais le Ciel dans son cœur se révèle ;
L'eau ? mais de son amour la flamme est l'aliment;
L'air ? mais il est bien plus léger ou rare qu'elle ;
Le feu ? mais c'est le froid qu'elle répand vraiment.

Force est donc de chercher si quelque autre élément
N'a pas pu la former — tel, l'élément céleste ;
Car ses regards au ciel se portent fièrement,
Et l'immortalité dans son amour s'atteste.

Si c'est au Ciel qu'on peut vous comparer le mieux,
Ajoutez la clémence à vos dons précieux.

So oft as I her beauty doe behold,
And therewith doe her cruelty compare,
I marvaile of what substance was the mould,
The which her made attonce so cruell faire.
Not earth; for her high thoghts more heavenly are:
Not water; for her love doth burne like fyre:
Not ayre; for she is not so light or rare:
Not fyre; for she doth friese with faint desire.
Then needs another Element inquire
Whereof she mote be made; that is, the skye:
For, to the heaven her haughty looks aspire;
And eke her love is pure immortall hye.
Then, sith to heaven ye lykened are the best,
Be lyke in mercy as in all the rest.

LVI

Belle, à coup sûr, tu l'es, mais cruelle et méchante
Comme un tigre affamé qui, croisant en chemin
Un animal chétif, pauvre proie impuissante,
Avec ses crocs aigus la déchire soudain.

Belle, à coup sûr, tu l'es, mais n'ayant rien d'humain,
Comme un ouragan qui brise tout dans sa rage,
Tordant jusqu'à ce qu'il le déracine enfin
Même l'arbre très laid qu'il rencontre au passage.

Belle, à coup sûr, tu l'es, mais dure, âpre et sauvage
Comme un rocher battu par les flots furieux
Contre lequel, privé qu'il est de toute plage,
Vient, corps et biens, se perdre un bateau malheureux.

Or, je suis ce bateau, cet arbre, cette proie
Que tu détruis, abats, fais tomber avec joie.

Fayre ye be sure, but cruell and unkind,
As is a Tygre, that with greedinesse
Hunts after bloud; when he by chance doth find
A feeble beast, doth felly him oppresse.
Fayre be ye sure, but proud and pitilesse,
As is a storme, that all things doth prostrate;
Finding a tree alone all comfortlesse,
Beats on it strongly, it to ruinate.
Fayre be ye sure, but hard and obstinate,
As is a rocke amidst the raging floods;
Gaynst which, a ship, of succour desolate,
Doth suffer wreck both of her selfe and goods.
That ship, that tree, and that same beast am I,
Whom ye doe wreck, doe ruine, and destroy.

LVII

Charmant guerrier ! quand donc pourrons-nous vivre en paix ?
Certes, il est grand temps que cette guerre cesse,
Car je ne puis plus la poursuivre désormais
Ni supporter toujours vos coups, je le confesse.

Atrocement blessé, si grande est ma faiblesse
Que je suis stupéfait d'être encore vivant,
Ayant le cœur percé par les flèches traîtresses
Que vos yeux contre lui lancèrent si souvent.

Votre haine pourtant, allant en s'aggravant,
Vous les fait décocher avec plus de furie.
Quelle gloire aurez-vous, cruelle, en achevant
Celui qui désirait vous consacrer sa vie ?

Donnez-moi donc la paix et laissez-vous fléchir :
Mes blessures alors, sous peu, sauront guérir.

Sweet warriour ! when shall I have peace with you ?
High time it is this warre now ended were,
Which I no lenger can endure to sue,
Ne your incessant battry more to beare :
So weake my powres, so sore my wounds appeare,
That wonder is how I should live a jot,
Seeing my hart through launched every where
With thousand arrowes, which your eies have shot :
Yet shoot ye sharpely still, and spare me not,
But glory thinke to make these cruel stoures.
Ye cruell one ! what glory can be got,
In slaying him that would live gladly yours ?
Make peace therefore, and graunt me timely grace
That al my wounds wil heale in little space.

LVIII

Lorsque pour tout support la trop fragile chair
N'a que sa propre force, elle est bien chancelante
Et succombe à l'instant même qu'elle avait l'air,
N'ayant la peur de rien, d'être plus confiante.

Toute chair est débile et sa force inconstante ;
C'est une bulle d'air qui finit en naissant.
L'inexorable temps, la fortune changeante
Flétrissent à jamais ses lis éblouissants.

Fût-il plus riche ou beau, plus sage ou plus puissant,
Qui compte sur lui seul a sa chute assurée.
Plus on est placé haut et plus bas l'on descend,
Car il n'est ici-bas rien qui soit de durée.

Pourquoi, fière Beauté ! vous abuser si fort
En vous attribuant tant de crédit à tort ?

WEAKE is th' assurance that weake flesh reposeth
In her owne powre, and scorneth others ayde ;
That soonest fals, when as she most supposeth
Her selfe assur'd, and is of nought affrayd.
All flesh is frayle, and all her strength unstayd,
Like a vaine bubble blowen up with ayre :
Devouring tyme and changeful chance have prayd
Her glorious pride that none may it repayre.
Ne none so rich or wise, so strong or fayre,
But fayleth, trusting on his owne assurance,
And he that standeth on the hyghest stayre,
Fals lowest ; for on earth nought hath endurance.
Why then doe ye, proud fayre, misdeeme so farre,
That to your selfe ye most assured arre ?

LIX

Trois fois heureuse elle est d'être si confiante
En elle-même, et si ferme en son cœur serein,
Qu'elle n'ait le désir du mieux ni l'épouvante
Du pire en se lançant vers un nouveau dessein.

Semblable au fier navire, elle fait son chemin
Sur les flots en courroux et jamais n'en dévie,
Soit pour s'enfuir devant la menace du grain,
Soit pour aller chercher une fausse embellie.

Grâce à cette assurance, elle brave l'envie
Et même des amis dédaigne la faveur.
Elle est là, sur son roc, fortement établie,
Gardant vis-à-vis d'elle et de tous sa roideur.

Heureuse elle est d'avoir cette belle assurance,
Mais plus heureux qui peut l'aimer avec constance.

Thrise happie she! that is so well assured
Unto her selfe, and setled so in hart,
That neither will for better be allured,
Ne feard with worse to any chaunce to start;
But, like a steddy ship, doth strongly part
The raging waves, and keepes her course aright;
Ne ought for tempest doth from it depart,
Ne ought for fayrer weathers false delight.
Such selfe assurance need not feare the spight
Of grudging foes, ne favour seek of friends;
But, in the stay of her owne stedfast might,
Neither to one her selfe nor other bends.
Most happy she, that most assured doth rest;
But he most happy, who such one loves best!

LX

Les gens, instruits du cours des astres dans le ciel,
Savent le temps divers que met chaque planète
A décrire en entier son cycle habituel ;
Tel Mars en soixante ans fait sa course complète.

Depuis que de l'Amour l'étoile pure et nette
Se leva dans mon être, un an est révolu,
Et cet an seul paraît à mon âme inquiète
Plus long que les quarante autres déjà vécus.

Au compte fait par les traités d'amour connus,
L'astre de Cupidon tourne en quarante années.
Ce sont ces quarante ans, hélas ! que j'ai perdus
A subir sans répit des peines raffinées !

Si l'astre de mon cœur n'abrège pas son cours
Pendant ce nouvel an, qu'il abrège mes jours.

They, that in course of heavenly spheares are skild,
To every planet point his sundry yeare,
In which her circles voyage is fulfild ;
As Mars in three score yeares doth run his spheare.
So, since the winged God his planet cleare
Began in me to move, one yeare is spent :
The which doth longer unto me appeare,
Then al those fourty which my life outwent.
Then by that count, which lovers books invent,
The spheare of Cupid fourty yeares containes ;
Which I have wasted in long languishment,
That seem'd the longer for my greater paines.
But let my loves fayre planet short her wayes
This yeare ensuing, or else short my dayes.

LXI

N'osez plus désormais, sous couleur de devoir,
Soit accuser d'orgueil, soit blâmer avec haine
Celle qui de Dieu même est le vivant miroir,
L'Idole de mon cœur, ma sainte souveraine,

Car sa forme divine est la preuve certaine
Que c'est un Ange né dans la splendeur des cieux,
La compagne des Saints dont chacun prit la peine
De la gratifier de ses dons précieux.

C'est la fleur dont l'éclat rend le matin joyeux,
Le rayon de soleil que tout mortel admire.
En lisant le mépris du terrestre en ses yeux,
Se peut-il qu'un mortel à son amour aspire ?

C'est d'adoration que ces êtres divins
Ont besoin, et non pas d'un vil amour humain.

The glorious image of the Makers beautie,
My soverayne saynt, the Idoll of my thought,
Dare not henceforth above the bounds of dewtie
T'accuse of pride, or rashly blame for ought:
For being, as she is, divinely wrought,
And of the brood of Angels hevenly born;
And with the crew of blessed Saynts upbrought,
Each of which did her with theyr guifts adorne;
The bud of joy, the blossome of the morne,
The beame of light whom mortal eyes admyre;
What reason is it, then, but she should scorne
Base things, that to her love too bold aspire?
Such heavenly forms ought rather worshipt be,
Then dare be lov'd by men of meane degree.

LXII

Lasse et vieille, l'année a révolu son cours,
Et celle qui la suit s'ouvre dans l'allégresse,
Puisqu'elle offre à nos yeux le plus exquis des jours,
Comme un présage sûr de paix et de richesse.

Nous, de même, en voyant le temps changer sans cesse,
Réformons notre esprit, amendons notre cœur ;
Evitons les péchés de cet an qui nous laisse ;
Gardons-nous désormais d'offenser par l'erreur.

Et l'an nouveau saura répandre la douceur
De ses rayons joyeux sur ce monde si sombre,
Et ces orages, qui mêlent tant de laideur
A sa beauté, soudain dissiperont leur ombre.

Pareillement, ranime, Amour ! ton cœur pesant,
Et fais des vieux chagrins une joie à présent.

THE weary yeare his race now having run,
The new begins his compast course anew:
With shew of morning mylde he hath begun,
Betokening peace and plenty to ensew.
So let us, which this chaunge of weather vew,
Chaunge eeke our mynds, and former lives amend;
The old yeares sinnes forepast let us eschew,
And fly the faults with which we did offend.
Then shall the new yeares joy forth freshly send
Into the glooming world his gladsome ray;
And all these stormes, which now his beauty blend,
Shall turne to caulmes, and tymely cleare away.
So, likewise, love! cheare you your heavy spright,
And chaunge old yeares annoy to new delight.

LXIII

Après tous les assauts des nombreux ouragans
Qui sévirent sur moi pendant mon long voyage,
Tant de dangers de mort, tant d'écueils menaçants
Où ma barque semblait devoir faire naufrage,

Je découvre à la fin le fortuné rivage
Où je puis espérer, avant peu, d'atterrir.
L'endroit, de loin, paraît le plus bel assemblage
De tout ce qu'ici-bas rêve l'humain désir.

Heureux celui qui peut, quand il faut, obtenir
Le bienfait assuré d'une paix aussi douce
Dont le moindre agrément chasse le souvenir,
Encor vivace au cœur, de si rudes secousses !

Auprès d'un gain pareil la souffrance n'est rien,
Et brève est la douleur qui nous vaut un tel bien.

After long stormes and tempests sad assay,
Which hardly I endured heretofore,
In dread of death, and daungerous dismay,
With which my silly barke was tossed sore,
I doe at length descry the happy shore,
In which I hope ere long for to arryve :
Fayre soyle it seemes from far, and fraught with store
Of all that deare and daynty is alyve.
Most happy he, that can at last atchyve
The joyous safety of so sweet a rest ;
Whose least delight sufficeth to deprive
Remembrance of all paines which him opprest !
All paines are nothing in respect of this ;
All sorrowes short that gaine eternall blisse.

LXIV

Sur sa bouche ayant eu l'heur de mettre un baiser,
Je crus sentir ces fleurs dont l'odeur prononcée
Imprègne les jardins et que sait disposer
Sur l'arc de son amant la jeune fille aimée.

Ses lèvres m'apportaient l'odeur des Giroflées ;
Ses joues roses l'odeur des Roses rouge-sang ;
Son front pur, du Jasmin la senteur embaumée ;
Ses yeux charmants, l'odeur du jeune Œillet naissant.

Sa gorge, le parfum que la Fraise répand ;
Son cou, celui qu'exhale un bouquet d'Ancolies ;
Son sein, celui des Lis encor vêtus de blanc ;
Et ses pointes, celui des Bellamours fleuries.

Ces fleurs semblent donner les parfums les plus doux,
Mais son propre parfum, comme il les primait tous !

Comming to kisse her lyps, (such grace I found)
Me seemd I smelt a gardin of sweet flowres,
That dainty odours from them threw around,
For damzels fit to decke their lovers bowres.
Her lips did smell lyke unto Gillyflowers ;
Her ruddy cheekes, lyke unto Roses red ;
Her snowy browes, lyke budded Bellamoures ;
Her lovely eyes, lyke Pincks but newly spred ;
Her goodly bosome, lyke a Strawberry bed ;
Her neck, lyke to a bounch of Cullambynes ;
Her brest, lyke lillyes, ere their leaves be shed ;
Her nipples, lyke young blossomd Jessemynes.
Such fragrant flowres doe give most odorous smell ;
But her sweet odour did them all excell.

LXV

La perte, ô bel Amour, que vous appréhendez
De votre liberté n'est rien moins que certaine,
Quand vous gagnez deux fois celle que vous perdez
Et rendez le captif à son ancienne chaîne.

Ne causant aucun mal, n'apportant pas de gêne,
Les nœuds de l'amour vrai sont plutôt à chérir.
Pour tout oiseau la cage est un endroit amène
Où tout à l'aise il peut chanter et se nourrir.

La discorde et l'orgueil n'osent pas désunir
Ceux qu'un amour loyal retient dans ses mains sûres,
Confiants, animés de l'unique désir
De panser, dans la paix, l'un l'autre leurs blessures.

La foi réside là dans une tour d'airain;
Les plaisirs les plus purs lui font un bosquet saint.

The doubt which ye misdeeme, fayre love, is vaine,
That fondly feare to lose your liberty;
When, losing one, two liberties ye gayne,
And make him bond that bondage earst did fly.
Sweet be the bands the which true love doth tye
Without constraynt, or dread of any ill:
The gentle birde feeles no captivity
Within her cage; but sings, and feeds her fill.
There pride dare not approch, nor discord spill
The league twixt them that loyal love hath bound;
But simple truth, and mutual good will,
Seekes with sweet peace to salve each others wound.
There fayth doth fearlesse dwell in brasen towre,
And spotlesse pleasure builds her sacred bowre.

LXVI

Comme contre-partie à tous ces dons heureux
Qu'il répandit sur vous d'une main jamais lasse,
Le Ciel vous réserva le sort peu glorieux
De placer votre amour d'une façon bien basse.

Vous, dont le haut mérite à ce point outrepasse
Même celui qu'on tient pour le plus transcendant
Et n'aurait qu'au Ciel seul sa véritable place,
Pourquoi vous situer à ce rang dégradant ?

Mais votre gloire ainsi grandira cependant
Plus que si vous étiez l'égale des princesses,
Car votre clarté qui va toujours s'étendant
Paraît plus grande encor parmi ma nuit épaisse.

Et sitôt que j'aurai reçu votre clarté,
Votre reflet sera par le mien augmenté.

To all those happy blessings, which ye have
With plenteous hand by heaven upon you thrown,
This one disparagement they to you gave,
That ye your love lent to so meane a one.
Ye, whose high worths surpassing paragon
Could n ot on earth have found one fit for mate,
Ne, but in heaven, matchable to none,
Why did ye stoup unto so lowly state?
But ye thereby much greater glory gate,
Then had ye sorted with a princes pere;
For now your light doth more it selfe dilate,
And in my darknesse greater doth appeare.
Yet, since your light hath once enlumind me,
With my reflex yours shall encreased be.

LXVII

Comme un chasseur, après une chasse très dure,
Las de voir le gibier l'esquiver tout le temps,
Va s'asseoir quelque part à l'ombre des ramures,
Ses chiens auprès de lui penauds et haletants,

De même, lorsqu'après des efforts persistants
Je dus abandonner ma chasse malheureuse,
Par le même chemin allant boire à l'étang,
J'aperçus revenir la biche gracieuse.

Ses yeux bien radoucis la montraient moins peureuse;
Loin de chercher à fuir, elle semblait s'offrir.
Elle tremblait un peu, mais me parut joyeuse
Quand ma main s'approcha d'elle pour la saisir.

Et je fus étonné de voir que, si sauvage,
Elle pût d'elle-même accepter son servage.

Lyke as a huntsman after weary chace,
Seeing the game from him escapt away,
Sits downe to rest him in some shady place,
With panting hounds beguiled of their pray:
So, after long pursuit and vaine assay,
When I all weary had the chace forsooke,
The gentle deare returnd the selfe-same way,
Thinking to quench her thirst at the next brooke:
There she, beholding me with mylder looke,
Sought not to fly, but fearlesse still did bide;
Till I in hand her yet halfe trembling tooke,
And with her owne goodwill her fyrmely tyde.
Strange thing, me seemd, to see a beast so wyld,
So goodly wonne, with her owne will beguyld.

LXVIII

O Toi qui dans ce jour, Grand Maître de la terre !
Triomphas de la Mort et du Péché hideux
Et qui, l'Enfer vaincu, rendis à la lumière
La Captivité close en ses flancs ténébreux ;

Qu'en la joie, ô Seigneur ! s'ouvre ce jour joyeux !
Puisse-t-il apporter avec lui ce présage
Que, lavés du péché par ton sang précieux,
Nous aurons le bonheur éternel en partage !

Qu'à ton amour si grand rendant un juste hommage
Nous t'aimerons d'un même amour à notre tour,
Que, par amour pour toi qui donnas de tels gages,
Nous nous aimerons tous d'un mutuel amour !

Aimons donc, chère Aimée, ainsi que tout l'ordonne :
L'amour est la leçon que le Seigneur nous donne.

Most glorious Lord of lyfe ! that, on this day,
Didst make thy triumph over death and sin ;
And, having harrowd hell, didst bring away
Captivity thence captive, us to win :
This joyous day, deare Lord, with joy begin ;
And grant that we, for whom thou diddest dy,
Being with thy deare blood clene washt from sin,
May live for ever in felicity !
And that thy love we weighing worthily,
May likewise love thee for the same againe ;
And for thy sake, that all lyke deare didst buy,
With love may one another entertayne.
So let us love, deare love, lyke as we ought :
Love is the lesson which the Lord us taught.

LXIX

D'usage, les guerriers fameux du monde antique
Suspendaient fièrement leurs trophées glorieux
En les accompagnant du récit héroïque
Des exploits accomplis par leur bras valeureux.

Mais moi, par quel trophée insigne et précieux
Pourrai-je rappeler comment j'ai conquis Celle
Dont il n'existe pas l'égale sous les cieux
Et que l'honneur, l'amour, la vertu font si belle ?

Ce sont ces vers, certains d'une vie éternelle,
Qui sauront lui fournir son plus beau monument
Et qui diront à tous sa louange immortelle,
Montrant ce merveilleux sujet d'étonnement :

La conquête de ma dépouille glorieuse
Au prix de longs efforts et de peines nombreuses.

THE famous warriors of the anticke world
Us'd Trophees to erect in stately wize,
In which they would the records have enrold
Of theyr great deeds and valarous emprize.
What trophee then shall i most fit devize,
In which I may record the memory
Of my loves conquest, peerelesse beauties prise,
Adorn'd with honour, love, and chastity?
Even this verse, vowd to eternity,
Shall be thereof immortall moniment,
And tell her prayse to all posterity,
That may admire such worlds rare wonderment;
The happy purchase of my glorious spoile,
Gotten at last with labour and long toyle.

LXX

Printemps, jeune héraut du grand Roi qu'est l'Amour,
Sur le pourpoint de qui, brillamment déployées,
Se voient toutes les fleurs qui s'ouvrent chaque jour,
En riche mosaïque avec art disposées,

Va joindre la retraite où, mollement couchée,
Mon aimée a passé tout l'hiver à dormir.
L'occasion propice, hélas ! est tôt passée ;
Dis-lui bien qu'aux cheveux elle doit la saisir.

Ordonne-lui dès lors d'être prête à partir,
Car l'Amour la veut voir dans sa chère cohorte ;
Et toute dame, qui tenterait d'y venir
Sans amant, encourrait une peine très forte.

Hâtez-vous donc, Aimée, alors qu'il en est temps ;
Nul, une fois passés, ne rappelle les ans.

FRESH Spring, the herald of loves mighty king,
In whose cote armour richly are displayd
All sorts of flowres, the which on earth do spring,
In goodly colours gloriously arrayd,
Goe to my love, where she is carelesse layd
Yet in her winters bowre, not well awake;
Tell her the joyous time wil not be staid,
Unlesse she doe him by the forelock take;
Bid her therefore her selfe soone ready make,
To wayt on love amongst his lovely crew;
Where every one, that misseth then her make,
Shall be by him amearst with penance dew.
Make hast therefore, sweet love, whilst it is prime;
For none can call againe the passed time.

LXXI

Je suis heureux de voir que votre broderie
Vous compare à l'Abeille et moi-même, à côté,
A l'Araignée au fond de sa toile blottie
Pour saisir l'imprudente avec habileté.

Vous fûtes prise ainsi dans un piége inventé
Par un ennemi cher dont l'amour vous enchaîne,
Et ses doux liens ont tant de solidité
Qu'à vouloir vous enfuir vous perdriez votre peine.

Mais, comme votre ouvrage est orné d'une chaîne
De fleurs de chèvrefeuille et de fleurs d'églantier,
Ainsi votre prison, dans une heure prochaine,
Vous prouvera qu'elle est le plus exquis foyer.

Et chacun pourra voir vivre en paix, ô merveille !
La perfide Araignée et la gentille Abeille.

I JOY to see how, in your drawen work,
Your selfe unto the Bee ye doe compare;
And me unto the Spyder, that doth lurke
In close awayt to catch her unaware:
Right so your selfe were caught in cunning snare
Of a deare foe, and thralled to his love;
In whose streight bands ye now captived are
So firmely, that ye never may remove.
But as your worke is woven all about
With woodbynd flowers and fragrant Eglantine,
So sweet your prison you in time shall prove,
With many deare delights bedecked fyne;
And all thensforth eternall peace shall see
Betweene the Spyder and the gentle Bee.

LXXII

Quand mon âme parfois veut, d'une aile hardie,
Vers la cime des cieux déployer son essor,
Elle voit qu'à la terre elle est bien asservie
Et se sent écraser par le poids de la mort.

Mais dès qu'elle aperçoit, dans sa lumière d'or
Qui reflète le Ciel, cette beauté si fière,
Ne se souvenant plus de son premier effort,
L'appât d'un doux plaisir la ramène en arrière.

Là, mon esprit, repu de délices si chères,
S'étend tout à son aise et nage en plein bonheur;
Le seul Ciel qu'il conçoit est de chercher sur terre
A contenter le mieux le désir de son cœur.

N'importe quel bonheur pour le cœur est de reste,
Quand sur terre il jouit de ce bonheur céleste.

Oft, when my spirit doth spred her bolder winges,
In mind to mount up to the purest sky,
It down is weighd with thoght of earthly things,
And clogd with burden of mortality;
Where, when that soverayne beauty it doth spy,
Resembling heavens glory in her light,
Drawne with sweet pleasures bayt it back doth fly,
And unto heaven forgets her former flight.
There my fraile fancy, fed with full delight,
Doth bathe in blisse, and mantleth most at ease;
Ne thinks of other heaven, but how it might
Her harts desire with most contentment please.
Hart need not wish none other happinesse,
But here on earth to have such hevens blisse.

LXXIII

Captif moi-même ici dans les soucis cuisants,
Mon cœur, — que rien ne peut enchaîner, sauf les tresses
De tes beaux cheveux d'or —, rompant les fers pesants
Qui le tenaient, vers toi vole à toute vitesse.

De même que l'oiseau sur son aile s'empresse
Vers le grain qu'il se voit tendre par quelque main,
Ainsi vers toi mon cœur revole avec ivresse,
Venant en tes beaux yeux rassasier sa faim.

Prends-le bien doucement, puis donne-lui ton sein
Pour prison et fais-en désormais ton esclave.
Peut-être y pourra-t-il apprendre, un jour prochain,
A célébrer ta gloire en des strophes suaves.

Tu n'aurais donc, ainsi, pas à te repentir
D'avoir pu dans ton sein généreux l'accueillir.

Being my selfe captyved here in care,
My hart, whom none with servile bands can tye,
But the fayre tresses of your golden hayre,
Breaking his prison, forth to you doth fly.
Like as a byrd, that in ones hand doth spy
Desired food, to it doth make his flight;
Even so my hart, that wont on your fayre eye
To feed his fill, flyes backe unto your sight.
Doe you him take, and in your bosome bright
Gently encage, that he may be your thrall:
Perhaps he there may learne, with rare delight,
To sing your name and prayses over all;
That it hereafter may you not repent,
Him lodging in your bosome to have lent.

LXXIV

Heureuses lettres qu'un art habile a mêlées
Pour composer ce nom, symbole de bonheur,
Qui, trois fois, a voulu combler ma destinée
Sous ce triple rapport : être, fortune et cœur !

Le premier, que je dis toujours avec ferveur,
Est celui de la femme à qui je dois la vie ;
Le second, d'où je tiens mes biens et mes honneurs,
Est celui que l'on donne à ma Reine bénie ;

Le troisième est celui de la dame chérie
Grâce à qui mon talent, de bien bas remonté,
Peut répandre partout sa louange infinie,
Seul être parmi tous digne d'être chanté.

O trois Elizabeths ! demeurez immortelles,
Vous de qui j'ai reçu des faveurs aussi belles.

Most happy letters ! fram'd by skillfull trade,
With which that happy name was first desynd,
The which three times thrise happy hath me made,
With guifts of body, fortune, and of mind.
The first my being to me gave by kind,
From mothers womb deriv'd by dew descent :
The second is my sovereigne Queene most kind,
That honour and large richesse to me lent :
The third, my love, my lives last ornament,
By whom my spirit out of dust was raysed,
To speake her prayse and glory excellent ;
Of all alive most worthy to be praysed.
Ye three Elizabeths, for ever live,
That three such graces did unto me give !

LXXV

L'autre jour, je traçai son doux nom sur le sable,
Mais une vague, hélas! vint l'effacer soudain.
Une seconde fois je l'écrivis semblable,
Et de nouveau le flot effaça mon dessin.

— Tu t'efforces, dit-elle, orgueilleux, bien en vain
De fixer à jamais une chose éphémère;
Moi-même il me faudra disparaître demain
Et mon nom périra de la même manière.

— Non, lui dis-je, ce n'est que la vile matière
Qui meurt dans la poussière. A toi l'éternité!
Mes vers t'assureront une gloire plénière
Et par eux dans les cieux ton nom sera porté.

Oui, quand la terre un jour serait anéantie,
Notre amour survivra, plus jeune, en l'autre vie.

ONE day I wrote her name upon the strand;
But came the waves, and washed it away.
Agayne, I wrote it with a second hand;
But came the tyde, and made my paynes his pray.
Vayne man! sayd she, that doest in vaine assay
A mortall thing so to immortalize;
For I my selfe shall lyke to this decay,
And eek my name bee wyped out lykewize.
Not so (quod I); let baser things devize
To dy in dust, but you shall live by fame:
My verse your vertues rare shall eternize,
And in the hevens wryte your glorious name;
Where, when as death shall all the world subdew,
Our love shall live, and later life renew.

LXXVI

Sein que tant de vertus voulurent enrichir,
Nid si cher à l'amour, adorable retraite
Où se clôt le bonheur, paradis de plaisir,
Havre sacré d'une âme où le Ciel se reflète,

Ta vue, à l'instant même, a mis mon cœur en fête
Et rendu mes chétifs pensers audacieux,
Car, plus ils poursuivaient leur amoureuse enquête,
Et plus d'un tel trophée ils étaient envieux.

Lors vers ses monts, pareils à ces fruits savoureux
Qui se hâtent en mai de mûrir avant l'heure,
Ils volèrent par bonds légers et gracieux
Et bravement ils y fixèrent leur demeure.

J'envie, ô doux Pensers! votre gîte charmant
Que j'ai — mais bien en vain — convoité longuement.

Fayre bosome! fraught with vertues richest tresure,
The neast of love, the lodging of delight,
The bowre of blisse, the paradice of pleasure,
The sacred harbour of that hevenly spright;
How was I ravisht with your lovely sight,
And my frayle thoughts too rashly led astray!
Whiles diving deepe through amorous insight,
On the sweet spoyle of beautie they did pray;
And twixt her paps, like early fruit in May,
Whose harvest seemd to hasten now apace,
They loosely did theyr wanton winges display,
And there to rest themselves did boldly place.
Sweet thoughts! I envy your so happy rest,
Which oft I wisht, yet never was so blest.

LXXVII

Etait-ce un rêve ou si mes yeux surent bien voir ?
Une table étalait mille choses exquises
Sur son ivoire pur, comme pour recevoir
Le Roi des Rois venant dans la pompe requise.

Sur un grand plat d'argent, parmi ces friandises,
Etaient deux pommes d'or surpassant par leur prix
Celles que sur sa route Hercule avait conquises
Ou celles qu'attrapait Atalante jadis.

Suaves fruits que rien d'impur n'avait salis,
Convoités par plus d'un, que nul ne pouvait prendre,
Fruits de pleine allégresse et que du Paradis
Pour son jardin l'Amour même avait fait descendre !

Et cette table ainsi servie était son sein ;
Ses hôtes, mes pensers poussés là par la faim.

WAS it a dreame, or did I see it playne ?
A goodly table of pure yvory,
All spred with juncats, fit to entertayne
The greatest Prince with pompous roialty ?
Mongst which, there in a silver dish did ly
Two golden apples of unvalewd price ;
Far passing those which Hercules came by,
Or those which Atalanta did entice :
Exceeding sweet, yet voyd of sinfull vice ;
That many sought, yet none could ever taste ;
Sweet fruit of pleasure, brought from paradice
By Love himselfe, and in his garden plaste !
Her brest that table was, so richly spredd ;
My thoughts the guests which would thereon have fedd.

LXXVIII

Sans ma maîtresse, hélas ! je vais de place en place,
Semblable au jeune faon que la biche perdit,
Et je cherche partout où j'ai pu voir la face
Dont je porte toujours l'image en mon esprit.

Je parcours tous les champs où son pied s'inscrivit,
J'explore les bosquets qu'orna son élégance,
Mais je fouille bosquets comme champs sans profit ;
Pourtant bosquets et champs sont pleins de sa présence.

Et quel que soit l'endroit vers lequel je les lance,
Mes regards près de moi retournent éplorés ;
Et de voir leur objet vrai quand j'ai l'espérance,
J'éprouve alors combien je viens d'être leurré.

Cessez donc, ô mes yeux ! de rechercher ma dame ;
Je puis la contempler dans le fond de mon âme.

Lackyng my Love, I go from place to place,
Lyke a young fawne that late hath lost the hynd;
And seeke each where, where last I sawe her face,
Whose ymage yet I carry fresh in mynd.
I seeke the fields with her late footing synd;
I seeke her bowre with her late presence deckt;
Yet nor in field nor bowre I can her fynd,
Yet field and bowre are full of her aspect:
But when myne eyes I therunto direct,
They ydly back returne to me agayne ;
And when I hope to see theyr trew object,
I fynd my self but fed with fancies vayne.
Ceasse then, myne eyes, to seeke her selfe to see ;
And let my thoughts behold her selfe in mee.

LXXIX

Le monde vous dit belle et vous lui prêtez foi,
Car vous-même pouvez, chaque jour, vous voir telle ;
Mais la Beauté certaine, et qui vaut mieux pour moi,
C'est celle que la grâce et la vertu révèlent.

Tout le reste, fût-il d'une beauté plus belle,
Un jour perdra sa gloire et s'anéantira ;
Celle-là seule aura la durée éternelle
Et la corruption des corps ne l'atteindra.

Voilà la Beauté vraie et ce qui prouvera
Que vous êtes divine et née en le Ciel même,
Dérivant de ce pur Esprit dont émana
Tout d'abord la Beauté véritable et suprême.

Il n'est que lui de beau ; n'est beau que ce qu'il fit ;
Comme les fleurs, le reste avant peu se flétrit.

Men call you fayre, and you doe credit it,
For that your selfe ye daily such doe see:
But the trew fayre, that is the gentle wit,
And vertuous mind, is much more praysd of me:
For all the rest, how ever fayre it be,
Shall turne to nought and loose that glorious hew;
But onely that is permanent and free
From frayle corruption that doth flesh ensew.
That is true beautie: that doth argue you
To be divine, and borne of heavenly seed;
Deriv'd from that fayre Spirit, from whom al true
And perfect beauty did at first proceed:
He onely fayre, and what he fayre hath made,
All other fayre, lyke flowers, untymely fade.

LXXX

Après mon long voyage en ce pays des Fées
Dont ces six livres ont retracé les splendeurs,
Accorde-moi, car mes forces sont consumées,
Un repos où je puise une nouvelle ardeur.

Comme un coursier à qui la nuit rend sa vigueur,
Alors je briserai la chaîne qui m'accable
Et je me remettrai bravement au labeur
Pour donner à mon œuvre une suite honorable.

Jusque-là, laisse-moi dans cette geôle aimable
Y lutiner ma muse et dresser des autels
A cette idole dont la face incomparable
Saura me suggérer des accents immortels.

Puisse-t-elle être au moins dignement louangée,
Cette dame d'honneur de la Reine des Fées !

After so long a race as I have run
Through Faery land, which those six books compile,
Give leave to rest me, being halfe foredonne,
And gather to my selfe new breath awhile.
Then, as a steed refreshed after toyle,
Out of my prison I will breake anew;
And stoutly will that second worke assoyle,
With strong endevour and attention dew.
Till then give leave to me in pleasant mew
To sport my muse, and sing my loves sweet praise;
The contemplation of whose heavenly hew,
My spirit to an higher pitch will rayse.
But let her prayses yet be low and meane,
Fit for the handmayd of the Faery Queene.

LXXXI

Ma dame est belle alors que la brise se joue,
En les éparpillant, dans l'or de ses cheveux;
Belle lorsque l'on voit des roses sur sa joue
Ou le feu de l'amour qui brille dans ses yeux;

Belle lorsque son sein s'étale, glorieux,
Comme un vaisseau chargé de riches marchandises;
Belle quand son sourire écarte, gracieux,
L'orgueil qui rend parfois sa lumière indécise;

Mais très belle surtout lorsqu'elle ouvre, ô surprise!
La porte où le rubis à la perle s'unit
Et d'où vont s'échapper les paroles exquises
Qui traduisent si bien ce que son cœur sentit.

Tantôt nous contemplions simplement la Nature;
Ici nous admirons ce qu'est une âme pure.

Fayre is my Love, when her fayre golden heares
With the loose wynd ye waving chance to marke;
Fayre, when the rose in her red cheekes appeares,
Or in her eyes the fyre of love does sparke.
Fayre, when her brest, lyke a rich laden barke
With pretious merchandize, she forth doth lay;
Fayre, when that cloud of pryde, which oft doth dark
Her goodly light, with smiles she drives away:
But fayrest she, when so she doth display
The gate with pearles and rubyes richly dight;
Throgh which her words so wise do make their way
To beare the message of her gentle spright.
The rest be works of natures wonderment;
But this the worke of harts astonishment.

LXXXII

Quand, plein de mon amour, Joie de mon existence !
De mon sort fortuné je me sens si content,
Je gémis d'autant plus sur votre malechance
Que cet amour paraît pour vous presque insultant.

Car si le Ciel vous eût favorisée autant
En ceci que dans tout, vous pourriez, dois-je croire,
Créer un Etre à part dont le vers éclatant
Graverait votre nom en un temple de Gloire.

Mais puisque, malgré son indignité notoire,
A votre esclave vous montrez tant de bonté,
Je tâcherai de faire entrer votre mémoire,
Avec mes pauvres vers, dans l'immortalité.

Tout en me transportant très haut, ce noble thème
Saura tout aussi haut vous élever vous-même.

Joy of my life! full oft for loving you
I blesse my lot that was so lucky placed;
But then, the more your owne mishap I rew,
That are so much by so meane love embased:
For, had the equall hevens so much you graced
In this as in the rest, ye mote invent
Som hevenly wit, whose verse could have enchased
Your glorious name in golden moniment.
But since ye deignd so goodly to relent
To me your thrall, in whom is little worth,
That little, that I am, shall all be spent
In setting your immortal prayses forth;
Whose lofty argument, uplifting me,
Shall lift you up unto an high degree.

LXXXIII

Que d'aucun feu suspect jamais il ne jaillisse
Une étincelle dont sa paix s'alarmerait ;
Que du désir grossier aucun éclair ne puisse
Rendre, en l'effarouchant, son esprit inquiet.

Mais que les sentiments où tout cœur pur se plaît
Et les nobles pensers, chers aux âmes pudiques,
Viennent la visiter en son chaste bosquet,
Emmenant avec eux des plaisirs séraphiques.

Là, repais-toi de ces spectacles magnifiques
Dont je ne dois jamais connaître les splendeurs,
Mais ne va pas lui dire en quel état tragique
Peuvent faire tomber ses constantes rigueurs.

Contemple seulement cette rare merveille
Et félicite-toi d'une chance pareille !

Let not one sparke of filthy lustfull fyre
Breake out, that may her sacred peace molest;
Ne one light glance of sensuall desyre
Attempt to work her gentle mindes unrest :
But pure affections bred in spotlesse brest,
And modest thoughts breathd from well tempred sprites,
Goe visit her in her chaste bowre of rest
Accompanyde with angelick delightes.
There fill your selfe with those most joyous sights,
The which my selfe could never yet attayne;
But speake no word to her of these sad plights,
Which her too constant stiffnesse doth constrayn.
Onely behold her rare perfection,
And blesse your fortunes fayre election.

LXXXIV

Le monde, mauvais juge en mérites, prétend
Qu'en la louant je la flatte avec complaisance:
De même le coucou niais, dès qu'il entend
L'Alouette chanter, entame sa romance.

Mais, du divin lorsqu'on n'a pas l'intelligence,
On admire ou l'on veut tout ce qu'on ne connaît.
Plutôt que l'envier qu'on l'admire en silence,
Mais qu'on ne juge pas un être aussi parfait.

Son mérite est écrit dans le réduit secret
De mon esprit avec une plume dorée
Qui, m'embrasant d'un feu céleste, sans arrêt
M'ordonne de chanter sa louange sacrée.

Quand de la Renommée aura tonné la voix,
Que le monde l'envie ou l'admire à son choix.

The world, that cannot deeme of worthy things,
When I doe praise her, say I doe but flatter:
So does the Cuckow, when the Mavis sings,
Begin his witlesse note apace to clatter.
But they that skill not of so heavenly matter,
All that they know not envy or admyre;
Rather then envy let them wonder at her,
But not to deeme of her desert aspyre.
Deepe in the closet of my parts entyre
Her worth is written with a golden quill,
That me with heavenly fury doth inspire,
And my glad mouth with her sweet prayses fill:
Which when as fame in her shrill trump shal thunder,
Let the world chose to envy or to wonder.

LXXXV

O Langue, qui pour pointe as le dard acéré
De ces vipères dont se coiffaient les Furies ;
Langue qui fais couler sans trêve un flot serré
De mots empoisonnés, d'abjectes infamies !

Pour prix de tes méfaits que l'Enfer te châtie,
A ses pires tourments te livrant pour toujours,
O toi qui réveillas, avec tes calomnies,
Les charbons du courroux chez mon fidèle amour.

Puisse chaque étincelle, allumant à son tour
Ton propre feu, gagner jusqu'à ta tête horrible,
Et te consumer toute, ô toi qui, chaque jour,
Attentas lâchement à mon bonheur paisible !

Que la honte et le mal deviennent désormais
Ta récompense à toi qui me les destinais !

Venemous toung, tipt with vile adders sting,
Of that selfe kynd with which the Furies fell
Theyr snaky heads doe combe, from which a spring
Of poysoned words and spightfull speeches well ;
Let all the plagues and horrid paines of hell
Upon thee fall, for thine accursed hyre ;
That with false forged lyes, which thou didst tel,
In my true love did stirre up coles of yre ;
The sparkes whereof let kindle thine own fyre,
And, catching hold on thine owne wicked hed,
Consume thee quite, that didst with guile conspire
In my sweet peace such breaches to have bred !
Shame be thy meed, and mischiefe thy reward,
Due to thy selfe, that it for me prepard !

LXXXVI

Depuis que j'ai senti ma tendre amie absente,
J'ai traîné dans un morne ennui des jours sans fin
Suivis de longues nuits dont les ombres, trop lentes
A s'enfuir, m'oppressaient du soir jusqu'au matin.

Car, sitôt que le ciel de l'or du jour se teint,
Je languis que le jour dans la nuit disparaisse,
Et, dès que dans la nuit la lumière s'éteint,
Je languis que le jour subitement renaisse.

Et dans l'attente ainsi se passe ma tristesse :
Je cherche à la tromper avec le changement,
Mais elle étend plus loin sa limite sans cesse,
Et fait d'une minute un long mille aisément.

C'est qu'à fuir la douleur lentement se décide
Et que l'heure joyeuse a l'aile bien rapide !

Since I did leave the presence of my love,
Many long weary dayes I have outworne,
And many nights, that slowly seemd to move
Theyr sad protract from evening untill morne:
For when as day the heaven doth adorne,
I wish that night the noyous day would end;
And when as night hath us of light forlorne,
I wish that day would shortly reascend.
Thus I the time with expectation spend,
And faine my griefe with chaunges to beguile,
That further seemes his terme still to extend,
And maketh every minute seem a myle.
So sorrow still doth seeme too long to last,
But joyous houres doe fly away too fast,

LXXXVII

Depuis que j'ai perdu l'appui de la lumière
Qui savait détourner le cours de mes pensers,
Au sein de la nuit noire il me semble que j'erre,
Au plus petit danger, je me sens menacé.

Par le jour le plus clair, mon regard n'est fixé,
Quand d'autres sont ravis par leur ombre infidèle,
Que sur le pur rayon, qui des cieux a glissé,
Dont mes yeux éblouis gardent une étincelle.

Voyant, avec les yeux de mon âme immortelle,
Très nettement comment ce rayon fut formé,
Je me soutiens avec sa lumière si belle
Et j'en nourris mon cœur d'amour tout affamé.

Mais, quand mon âme voit cet excès de lumière,
Mon corps se meurt de faim, aveugle est ma paupière.

Since I have lackt the comfort of that light,
The which was wont to lead my thoughts astray,
I wander as in darknesse of the night,
Affrayd of every dangers least dismay.
Ne ought I see, though in the clearest day,
When others gaze upon theyr shadowes vayne,
But th'onely image of that heavenly ray,
Whereof some glance doth in mine eie remayne:
Of which beholding the Idæa playne,
Through contemplation of my purest part,
With light thereof I doe my selfe sustayne,
And thereon feed my love-affamisht hart.
But, with such brightnesse whylest I fill my mind,
I starve my body, and mine eyes doe blynd.

LXXXVIII

Tel sur un arbre nu le ramier anxieux
Se lamente sans fin sur sa compagne absente
Et forme dans ses chants, sans se lasser, des vœux
Pour un retour qui rend si longue son attente,

Ainsi, désespéré, seul à l'heure présente,
Je pleure sur ma dame absente également
Et, promenant partout ma tristesse accablante,
Je réponds par ma plainte à son gémissement.

Car il n'est dans les cieux pour moi d'enchantement
Comparable à celui que j'éprouve à voir Celle
Qui peut diriger l'homme et Dieu pareillement
Vers les plaisirs si purs qu'on partage auprès d'elle.

Sombre est le jour qui m'a privé de sa clarté;
Ma vie est une mort sans sa félicité.

**Lyke as the Culver on the bared bough
Sits mourning for the absence of her mate,
And in her songs sends many a wishfull vow
For his returne that seemes to linger late;
So I alone, now left disconsolate,
Mourne to my selfe the absence of my love,
And, wandring here and there all desolate,
Seek with my playnts to match that mournful dove:
Ne joy of ought that under heaven doth hove
Can comfort me, but her owne joyous sight;
Whose sweet aspect both God and man can move,
In her unspotted pleasauns to delight.
Dark is my day whyles her fayre light I mis,
And dead my life that wants such lively blis.**

NOTES

NOTES (1)

SONNET I

Ce sonnet liminaire est particulièrement difficile à comprendre. Le poète semble y considérer son ouvrage sous trois dimensions : la page, le vers, la rime.

On reconnaîtra dans quelques-uns de ses vers l'écho très net de la voix de Desportes :

O vers que j'ai chantez en l'ardeur qui m'enflame,
Je deviens à bon droit de vostre aise envieux !
Vous viendrez en la main et retiendrez les yeux
Qui retiennent ma vie en l'amoureuse flame.

(*Diane*, II, 75.)

C'est le papier journal des maux que j'ay souffers...
Et chacun de ces vers me couste mille larmes...

(*Diane*, II, 1.)

dead-doing (2) = death-dealing, murderous. — **lamping** (6) = flashing, resplendent.

(1) Le texte anglais, qui accompagne ma traduction, est celui de l'édition de J. Payne Collier. Tout bien considéré, j'ai fini par le préférer à celui de la belle édition des œuvres de Spenser qu'ont publiée, en 1912, à l'*Oxford University Press* Messrs J.-C. Smith et E. de Selincourt, par cette raison que, la ponctuation si fautive de l'édition originale de 1595 y ayant été plus modernisée, le texte anglais se présente au lecteur sous un aspect moins dur et moins rébarbatif. Quant à l'explication donnée en ces *Notes* de certains mots de la langue de Spenser, je l'ai empruntée au glossaire de l'édition de l'O.U.P.

SONNET II

afflicted (11) = cast down, humble. — **humblesse** (11) = humbleness, humility.

SONNET III

dazed (5) = bewildered.

SONNET IV

« *His passed date* » (3). — La pensée de Spenser est claire, mais elle est exprimée d'une manière assez obscure. La *date passée* dont il parle se rapporte peut-être à l'année qui vient de s'écouler. Peut-être est-elle aussi celle de la naissance de l'année qui commence. *Sa date passée* (c'est-à-dire le 1er janvier arrivant) signifierait que nous avons passé la date de sa naissance et que nous sommes à celle qui ordonne aux vieilles pensées de mourir. Mais Spenser ne songe évidemment ici ni au calendrier ni aux mois. Il veut simplement dire que l'hiver a fini et que le printemps s'avance. Poétiquement, on peut dire que la nouvelle année s'ouvre avec le printemps, ou du moins que le printemps l'annonce et l'introduit.

raine (13) = to reign.

SONNET V

portly (2) = stately, dignified. — **portlinesse** (9) = stateliness, dignity.

SONNET VI

Les affections chastes et qui peuvent durer jusqu'à la mort (par opposition aux passions impures qui passent si vite) ne peuvent être imprimées dans tout notre être que par une blessure profonde. Si donc vous aspirez à une affection de ce genre, vous ne devez pas regarder au temps nécessaire pour l'inspirer.

M. Emile Legouis a donné de ce sonnet une traduction que je me fais un plaisir de reproduire ici, rien n'étant plus intéressant pour les lettrés que ces comparaisons entre les diverses manières dont des interprètes différents ont compris et traduit le même modèle :

Que ses longues rigueurs ne te désolent pas
Ni la froide fierté qui blesse comme un glaive ;
La tendresse qui n'a rien des caprices bas,
Plus elle tarde à naître au cœur, moins elle est brève.

Le dur chêne qui garde humide en lui sa sève
Est plus lent qu'un bois mort à concevoir le feu,
Mais une fois qu'il brûle, avec force il élève
Sa flamme et sa chaleur jusqu'au céleste lieu.

De même en noble sein s'allume peu à peu
Le premier chaud désir que rien après n'altère.
Profonde est la blessure et peineuse, qui peut
Graver un chaste amour en l'âme encore entière.

Ne regrette donc pas ton temps et ton effort
Pour nouer le cher nœud que ne rompt point la mort.

(*Dans les sentiers de la Renaissance anglaise*, 1907, page 11.)

durefull (5) = lasting, enduring. — **divide** (7) = to give forth in various directions. — **parts entire** (11) = inward, internal parts. — **affect** (12) = kind feeling, affection, passion.

SONNET VII

askew (7) = asquint, angrily.

SONNET VIII

Ce sonnet est le seul du recueil composé dans la forme du sonnet de Shakespeare. On en conclut qu'il a dû être écrit de meilleure heure que les autres.

SONNET IX

Observons que les rimes du troisième quatrain sont uniformes et, par conséquent, irrégulières.

L'allusion que fait Spenser à l'inconstance de la lune se retrouve dans ces vers de Ronsard :

Je ne veux comparer tes beautés à la lune,
La lune est inconstante et ton vouloir n'est qu'un.

(*Sonnets à Hélène*, II, 15.)

persèver (9) = to continue.

SONNET X

Las ! trop *injuste Amour*, veux-tu jamais cesser ?

s'écrie de son côté Desportes (*Diane*, II, 4).

SONNET XI

assoyle (9) = to dispel.

SONNET XII

entertaine (2) = to treat of.

SONNET XIII

port (1) = carriage, bearing. — **embace,-se** (3) = to lower. — **temperature** (4) = proportion, combination.

SONNET XIV

engins (12) = wiles.

SONNET XV

Mr. Sidney Lee est le premier, parmi les critiques anglais, qui ait signalé les emprunts de Spenser aux poètes étrangers. Dans son bel ouvrage, *The French Renaissance in England* (p. 262), il relève, par un rapprochement attentif des textes, l'étroite ressemblance qui unit ce sonnet de Spenser à celui de Desportes (*Diane*, I, 32) :

> *Marchands*, qui *recherchez* tout le rivage more
> Du froid septentrion, et qui, *sans reposer*,
> A cent mille dangers vous allez exposer,
> *Pour un gain incertain*, qui vos esprits devore,
> Venez seulement voir la beauté que j'adore,
> Et par quelle *richesse* elle a sçeu m'attiser :
> Et je suis seur qu'apres vous ne pourrez priser
> *Le plus rare tresor dont l'Afrique se dore.*
> Voyez les filets d'or de ce chef blondissant,
> L'éclat de *ces rubis*, ce coral rougissant,
> Ce cristal, cet ebene, et *ces graces divines*,
> *Cet argent, cet yvoire ;* et ne vous contentez
> Qu'on ne vous montre encor mille autres raretez,
> Mille beaux diamants et *mille perles fines.*

Bien que d'une manière générale l'imitation de Spenser ne soit jamais servile, les passages soulignés montrent bien que, par le choix du thème, des comparaisons et des mots mêmes, l'emprunt de Spenser est ici tout à fait direct. Mais si Spenser imite Desportes, il est certain, d'autre part, que Desportes a emprunté son image à quelque Italien, car on la retrouve exactement dans un strambotto d'un poète lyonnais, de l'école de Maurice Scève, Guillaume de la Tayssonnière (*Les Amoureuses occupations*, Lyon, 1555) :

Vous qui cherchés les tresors de l'Indie,
Perles, courails et autres rarités :
Ja n'est besoin que si loin lon mandie
Pour enrichir vos avares cités,
Ni equiper esquif, ou almadie,
Sujets aux vents sur la mer excités,
Puis qu'un régard régard (1) seul de madame
Peult enrichir le corps l'esprit et l'ame.

Le recueil de Desportes, dont la première édition des *Œuvres* est de 1573, est donc postérieur de dix-huit ans.

Il n'est pas impossible non plus que Spenser se soit souvenu, en composant le troisième vers de son sonnet, de celui de Ronsard (*Amours*, I, 189) qui débute ainsi :

Ny des Indois la gemmeuse largesse,
Ny tous les biens d'un rivage estranger,
A leurs tresors ne sçauroient eschanger
Le moindre honneur de sa double richesse.

tradefull (1) = busy in traffic.

(1) La répétition des mots est un procédé familier aux Strambottistes (Joseph Vianey, *le Pétrarquisme en France au XIV*e *siècle, p.* 80).

SONNET XVI

A rapprocher du sonnet dans lequel Desportes (*Amours diverses*, XVII) reproche à l'Amour d'avoir chargé de balles, qui l'ont mortellement atteint, les yeux de sa maîtresse L'image diffère un peu, mais l'idée est la même.

amaze (3) = amazement. — **misintended** (12) = maliciously aimed. — **doon** (13) = participe passé du verbe *to do*.

SONNET XVII

spill (7) = to spoil, injure. — **pleasaunce** (11) = joy, pleasure, enjoyment.

SONNET XVIII

Spenser se plaint ici, comme Desportes,

L'eau tombant d'un lieu haut goute à goute a puissance
Contre les marbres durs, cavez finablement ; *etc.*

(*Les Amours d'Hippolyte*, LI.)

— dont il condense le sonnet — de ne pouvoir amollir la dureté de son amante ni par ses prières, ni par ses soupirs, ni par ses pleurs. On peut remarquer, d'ailleurs, que cette image n'est particulière ni à Desportes ni à Spenser. Elle se retrouve, en effet, chez Pétrarque (*Canzoniere*, CCXXVI) qui espère que son amour finira par

triompher des rigueurs de Laure comme l'eau qui tombe goutte à goutte finit par dissoudre le marbre. On peut la considérer comme un des lieux communs de la poésie amoureuse.

Vers 9, 10, 11, 12. — Si l'on prenait ces vers au pied de la lettre, on pourrait en conclure que la femme à laquelle ils s'adressaient n'était pas très rassurée sur la sincérité des sentiments qu'exprimait leur auteur. Mais il vaut mieux ne voir là qu'un jeu poétique.

tract (2) = course, process (of time). — **drizling** (3) = falling in fine drops (of tears, water). — **redound** (3) = to flow, overflow.

SONNET XIX

Dans ce sonnet d'un tour si gracieux Spenser célèbre le retour du Printemps qui ramène avec lui l'Amour. Desportes a sur le même sujet un sonnet non moins aimable (*Diane*, I, 5). Tandis que le poète français déclare vouloir suivre l Amour, le poète anglais invite sa dame à prendre place dans la cohorte qui accompagne l'Amour. L'idée est analogue. Voir également le sonnet LXX.

quyre (5) = a company of singers.

SONNET XX

blooded (14) = part. passé. Wet or smeared with blood.

SONNET XXI

termes (9) = condition. — **inure,** to practise, exercise.— **recure** (11) = to restore (to health).

SONNET XXII

Le professeur L. E. Kastner (1) voit dans ce sonnet une paraphrase fidèle de ce sonnet de Desportes (*Diane*, I, 43) :

Solitaire et pensif, dans un bois ecarté,
Bien loin du populaire et de la tourbe espesse,
Je veux *bastir un temyle à ma fiere deesse,*
Pour apprendre *mes vœux à sa divinité.*
Là, *de jour et de nuit,* par moy sera chanté
Le pouvoir de ses yeux, sa gloire et sa hautesse ;
Et, *devot,* son beau nom j'invoqueray sans cesse,
Quand je seray pressé de quelque adversité.
Mon œil sera la lampe ardant continuelle,
Devant l'*image* saint d'une dame si belle ;
Mon corps sera l'*autel,* et mes soupirs les vœux,
Par mille et mille vers *je chanteray l'office,*
Puis, espanchant mes pleurs et coupant mes cheveux,
J'y feray tous les jours de mon cœur sacrifice,

Le début de ce sonnet offre une réminiscence, semble-t-il, du sonnet de Desportes (*Diane*, II, 46) qui commence ainsi :

Je m'estoy dans le temple un dimanche rendu, etc.

---

(1) *Spensers's Amoretti and Desportes* ('The Modern Language Review', oct. 1908).

SONNET XXIII

spill (11) = to destroy.

SONNET XXIV

L'histoire de Pandore envoyée, pour le punir, par Zeus à Prométhée avec une boîte contenant tous les maux, est bien connue de tous ceux qui sont quelque peu familiers avec la mythologie grecque.

SONNET XXV

« *Yet better were attonce to let me die* » (5).

Le tyran est benin qui meurtrit prontement,

dit de son côté Desportes (*Diane*, I, 16).

depending (4) = *fig.* wavering. — **close** (10) = secret, hidden. -- **intent** (10) = purpose, intention.

SONNET XXVI

brere (1) = briar. — **moly** (8) = liliacée du genre *Allium*, vulgairement appelée *ail doré*. — **accoumpt** (13) = to take into account, consideration.

SONNET XXVII

gay beseene (5) = gaily apparelled, adorned.

« *Shall to you purchas....* » (12).

Peut-être faut-il lire ce vers assez obscur dans le sens de purchase *for* you.

SONNET XXVIII

Daphné, fille du fleuve Pénée, fut métamorphosée en laurier par les dieux qui la punirent ainsi d'avoir fui les poursuites d'Apollon. Ce dieu voulut depuis que cet arbrisseau lui fût consacré, et il en porta toujours désormais une couronne. Max Müller voit dans Daphné la personnification de l'aurore fuyant le soleil levant et mourant des premières atteintes de ses rayons.

Desportes (*Diverses amours*, XI) parle également de

La desdaigneuse nymphe en laurier transformée.

Cette comparaison se retrouve encore chez Pétrarque (*Canzoniere*, VI) qui nous apprend que Laure se dérobait à ses poursuites comme Daphné à celles d'Apollon.

leafe and love (14). — D'après le glossaire de l'édition de l'O. U. P. des œuvres poétiques de Spenser, *leafe* perdrait dans ce vers son sens de feuille (*laurel-leaf*) pour revêtir celui de *trust*, *faith*, *foi*. Pour justifier cette interprétation, l'auteur du glossaire doit, j'imagine, con-

sidérer que *leafe* est ici une simple contraction de *belief* et supposer, en outre, que Spenser a voulu faire un petit jeu de mots. Encore qu'elle m'ait paru bien hasardée, je me suis rallié dans ma traduction à cette manière de voir. Mais je n'ai pas tardé à reconnaître que le lexicographe s'était absolument trompé et que j'avais eu tort de le suivre. *Leafe* ne peut avoir, au vers 14, d'autre signification que celle qu'il a au vers 1, c'est-à-dire celle de *feuille*, et je profite de l'occasion que me fournit la correction de ces épreuves, pour prier le lecteur de lire le dernier vers de ce sonnet comme je l'avais traduit tout d'abord :

Serrez sa feuille et son amour dans votre sein.

SONNET XXIX

7. — Les vainqueurs ceignent de lauriers le front des poètes pour les inciter à chanter leurs exploits glorieux.

deprave (1) = to defame, pervert. — **trump** (14) = trumpet. — **over all** = in every part, all over.

SONNET XXX

« *Gentle mind* ». *Gentle* revêt ici le sens de *noble*. Tel est le pouvoir de l'amour dans les grands cœurs, chez les âmes d'élite...

Ce sonnet rappelle un strambotto de Séraphin Dall' Aquila, qui s'étonne que sa dame étant de glace puisse vivre dans le cœur du poète sans y fondre et qu'au contraire elle y devienne plus dure.

yse (1) = ice.

SONNET XXXI

deface (4) = to destroy, extinguish.

SONNET XXXII

Le forgeron *pénible* (1). — Je donne ici au mot *pénible* son vieux sens, encore conservé dans le Midi, de dur à la peine.

mollify (2) = to melt, soften. — **andvyle** (8) = anvil.

SONNET XXXIII

Le Lodwick auquel s'adresse Spenser, dans ce sonnet d'excuses à la reine Elizabeth, est certainement Lodowick Bryskett qui était, comme lui, fonctionnaire en Irlande à cette époque.

SONNET XXXIV

« *My Helice* » (10). — L'Hélice est le nom que l'on donne à la Grande-Ourse parce qu'on la voit toujours tourner autour du pôle dans un petit cercle.

SONNET XXXVII

Le piége des tresses dorées est encore un des lieux communs favoris des amouristes.

> En ses nœuds blonds dorez mon cœur est arresté
>
> (DESPORTES, *Diane*, I, 11.)
>
> Que de cœurs prisonniers dans ses dorez cheveux !
>
> (*id.* *ibid.* I, 31.)

Pétrarque (*Sonetti e Canzoni in vita di M. Laura*, 146) dit que la cruelle emprisonne son âme dans les fils d'or de ses cheveux. Le sonnet 10 de l'*Olive* de Joachim du Bellay — qui a sa source dans le sonnet 6 de l'Arioste plagié par Daniel dans sa *Delia* (XIV) et par B. Griffin dans *Fidessa* (XLI) — fait la même constatation.

Ecoutons encore Ronsard (*Amours diverses*, XII) :

> Doux cheveux, doux present de ma douce maîtresse,
> Doux liens qui liez ma douce liberté,
> Doux filets où je suis doucement arresté, *etc.*

Avec certains changements, Drummond of Hawthornden (XLVIII) travaille sur le canevas de Ronsard. On pourrait multiplier ces citations comme exemples curieux des migrations successives du sonnet d'un pays dans un autre.

SONNET XXXVIII

Arion de Méthymne est un poète grec qui vivait dans la 35[e] olympiade (629-625). On lui attribue l'invention du

dithyrambe choral. La légende attachée à son nom, et à laquelle Spenser ici fait allusion, a été rapportée par Hérodote et par Plutarque. Comme il revenait d'Italie en Grèce sur un navire corinthien, les matelots du bord tentèrent de le tuer pour lui prendre son argent. Arion leur demanda la faveur de chanter une dernière fois, avant de mourir, en s'accompagnant de la cithare. Il chanta le norme orthien, dit Hérodote, et se jeta à la mer vêtu de son costume de citharède. Tandis que le navire s'éloignait, un dauphin qui, charmé par la musique d'Arion, était venu vers lui, le recueillit et le transporta au cap Ténare, où un petit monument en bronze, déposé à l'intérieur du temple, conservait encore, au temps d'Hérodote, le souvenir de ce fait extraordinaire. Se demandant quelle réalité se cache sous cette légende, si elle est née d'un monument figuré mal compris ou d'une fausse interprétation des vers du poète, les frères Croiset, dans leur savante *Histoire de la littérature grecque* (tome II, p. 306), estiment que la légende a pris son origine dans une représentation figurée où l'on voyait le dieu citharède porté sur l'animal que la mythologie lui associait.

Le dauphin est l'animal cher à toutes les divinités qui résident dans la mer ou qui sont protectrices des navigateurs. Milton, dans *Lycidas* (164), demande aux dauphins de recueillir l'infortuné jeune homme :

And, O ye dolphins, waft the hapless youth.

SONNET XXXIX

wonts (3) = is accustomed.

SONNET XL

spray (9) = branch.

SONNET XLII

Les souffrances de l'amour lui sont tellement chères que plus elles le tourmentent, et plus il les aime et s'y attache.

Desportes (*Diane*, I, 26) exprime la même idée :

Mon mal me plaist plus il est violant ;
Un feu si beau m'égaye en me brûlant,
Et la rigueur est douce en son visage.

Il serait exagéré de dire qu'il y ait là plagiat ; il ne s'agit évidemment que d'une rencontre fortuite. Observons en passant que ce sonnet de Desportes a été copié par Constable (Diana, *Sith Decade*, X) qui, avec Lodge et Daniel, a tant emprunté à notre vieux poète français.

acquit (6) = delivered, released.

SONNET XLIV

Cette allusion à la puissance des chants d'Orphée revient fréquemment dans la littérature grecque.

« O mon père, dit l'Iphigénie d'Euripide, si j'avais la voix persuasive d'Orphée, pour me faire suivre des

rochers en chantant et adoucir qui je voudrais par mes paroles... » (*Iphigénie en Aulide*, v. 1200.)

Dans le court récit qu'il fait des exploits d'Orphée, Diodore de Sicile (IV, 25) mentionne qu'il prit part à l'expédition des Argonautes, mais il ne parle pas de la circonstance dans laquelle Orphée aurait arrêté avec ses chants les disputes des chefs grecs. Cet incident a dû être rapporté par quelque autre poète grec, Pindare ou Apollonius de Rhodes, par exemple. Peut-être se trouve-t-il dans les Argonautiques.

aslake (8) = to assuage, appease.

SONNET XLV

L'idée de ce sonnet appartient encore à Desportes (*Amours d'Hippolyte*, XVIII) :

Pourquoi si folement croyez-vous à un verre,
Voulant voir les beautez que vous avez des cieux ?
Mirez-vous dessus moy pour les connoistre mieux,
Et voyez de quels traits vostre bel œil m'enferre.

M. Joseph Vianey (*op. citat.*, p. 230) indique que Desportes a pris, de son côté, cette idée à Tebaldeo (XXXVI) dont les sonnets furent pour lui, avec ceux de Sasso, une mine des plus fécondes. Mr. Sidney Lee (*op. citat.*, p. 263) prouve que dans sa *Delia* (XXXII), Daniel avait également paraphrasé le thème de l'abbé de Tiron :

Why doth my mistress credit so her glass,
Gazing her beauty, deigned her by the skies ?
And doth not rather look on him, alas !
Whose state best shows the force of murdering eyes ?

Dans sa *Délie*, qui est de 1544, Maurice Scève, disciple de Séraphin, engage aussi sa maîtresse à chercher dans le cœur de l'amant une image plus fidèle que celle que peut lui refléter son miroir.

« *The fayre Idea* » (7). — C'est l'*ἰδεά* de la Beauté de Platon que vise ici Spenser dans le sens de Pontus de Tyard (*L'Idée*, X) :

Céleste Idée, fille de Dieu...

de Desportes (*Diane*, II, 67) :

Sur la plus elle Idée au ciel vous fustes faite...

de Joachim du Bellay (*L'Olive*, 113) :

Là, mon âme au plus hault ciel guidée !
Tu y pourras recongnoistre l'Idée
De la beauté, qu'en ce monde j'adore.

semblant (4) = likeness, resemblance. — **visnomy** (11) = visage, countenance.

SONNET XLVIII

Le prof. L. E. Kastner relève une certaine ressemblance entre ce sonnet et celui de Desportes (*Diane*, II, 75) dont j'ai reproduit les quatre premiers vers à la note du sonnet I.

SONNET XLIX

Le basilic est le serpent fabuleux auquel les anciens attribuaient le pouvoir de tuer d'un seul regard ; d'où l'expression : des yeux de basilic. Dans ses célèbres récits de voyages, sir John Mandeville, entre autres choses merveilleuses, parle d'une île « où il y a moult diverses femmes et cruelles, qui ont pierres précieuses dedans les yeux, et ont telle vue que si elles regardent un homme par dépit, elles le tuent seulement du regard comme fait un coq basilic ». Ce serpent grotesque avait un capuchon de moine et une queue d'écureuil.

Desportes y fait allusion (*Amours d'Hippolyte*, LXIV) :

Si doucement par son regard me tuë
Ce basilic de ma mort desireux,
Que je le cherche et me sens bien-heureux
En mon malheur d'estre pres de sa veuë.

SONNET L

Malgré de grandes différences de détail, ce sonnet a certainement été inspiré à Spenser par celui de Desportes (*Amours d'Hippolyte*, LIII) qui débute ainsi :

Bien qu'une fièvre tierce en mes veines bouillonne,
De cent troubles divers mon esprit agitant,
Medecins abusez, ne dites pas pourtant
Qu'une humeur cholericq' ces tempestes me donne.

On peut en rapprocher un autre du poète français (*Diverses amours*, XXI), dont l'imitation est peut-être plus caractéristique.

Et, comme le mal d'amour est le même en tous les temps et sous toutes les latitudes, ne soyons pas étonnés de rencontrer le même thème dans ces chants improvisés au cours des noces populaires en Grèce dont M. Jean de Ponte nous donnait récemment une description pittoresque :

— Va, médecin, retourne à ta maison. Prends aussi tes remèdes, car tu n'as pas inscrit sur tes recettes le mal dont je souffre. Ce n'est pas une plaie ouverte par un poignard et qu'un baume peut guérir. C'est une blessure du cœur qui me rendra fou.

quod (5) = quoth, said.

SONNET LII

dumps (11) = depression.

SONNET LIII

Il est encore intéressant de rapprocher ce sonnet, sous le rapport de l'idée, du sonnet LXXIV de la *Cléonice* de Desportes.

SONNET LIV

sencelesse (14) =insensible, unfeeling. Même sens qu'au sonnet XXX.

SONNET LVI

felly (4) = fiercely, cruelly.

SONNET LVII

launched (7) = darted.

SONNET LVIII

And he that standeth on the hyghest stayre,
Fals lowest.. (11-12).

est très probablement un souvenir du poète latin :

Ut lapsu graviore ruant, tolluntur in altum.

SONNET LXII

forepast (7) = bygone, past. — **eschew** (7) = to avoid. — **annoy** (14) = grief, annoyance.

SONNET LXIV

Her snowy browes, lyke budded Bellamoures (7).

Ce mot de *Bellamoures* est un mot inventé par Spenser

qui fut un terrible dictateur en matière de langage. Il l'applique ici à une fleur imaginaire. Voici ce que dit à son sujet *The Oxford Dictionary* du Dr Murray qui est l'autorité la plus récente :

Belamour. Vieilli. Et encore **bellamour(e)**.

1. Une personne aimée de l'un ou l'autre sexe, la femme aimée, une belle dame. (Spenser, *Faerie Queene*, ii : vi : 16.)

....She decks her bounteous boure,
With silken curtens and gold coverlets,
Therein to shrowd her sumptuous Belamoure.

2. Amour. Œillade ou regard d'amour.

3. Appliqué à quelque fleur non identifiée (Spenser, *Amoretti*, 63).

Il en ressort que ce mot appartient exclusivement à la langue de Spenser, car on ne le retrouve chez aucun autre auteur dans la littérature anglaise. Il est joli : c'eût été dommage de le laisser perdre. Voilà pourquoi je l'ai transporté tel quel dans ma traduction.

cullambyne (10) = columbine. — **iessemyne** (12) = jasmine.

SONNET LXVI

paragon (5) = emulation, comparison. — **sorted** (10) = to consort. — **dilate** (11) = to spread out (*refl.*) — **reflex** (14) = reflection.

SONNET LXVII

Ainsi traduit par M. E. Legouis (*op. citat.*, p. 12) :

Comme un chasseur lassé d'une longue carrière,
Voyant perdus les pas du gibier qu'il poursuit,
S'assied dans la fraîcheur d'une verte clairière
Et ses chiens haletants se couchent devant lui ;

Ainsi les membres las et le cœur lourd d'ennui,
J'avais abandonné l'ardente chasse vaine,
Quand je vis revenir la biche à petit bruit
Pour étancher sa soif à la proche fontaine ;

Son pas en me voyant n'eut point de peur soudaine
Et son œil radouci ne marquait plus d'effroi ;
Lors ma main la saisit qui frissonnait à peine
Et de son propre gré l'enchaîna contre moi. —

Etrange, sembla-t-il, de voir la tant sauvage
D'elle-même chercher et chérir son servage.

Le vers 7 contient un jeu de mots fréquent chez les sonnettistes de l'époque sur *deare*, qui signifie à la fois *chérie* et *biche*. — Voir le sonnet LII, 7.

SONNET LXVIII

« *On this day* » (1). — Le jour auquel fait allusion Spenser est l'*easter day*, le jour de Pâques.

« *Didst being away captivity thence captive...* » (3-4) traduit les mots mêmes de saint Paul (*Epître aux Ephésiens*, IV, 8) : « *Propter quod dicit : Ascendens in altum*

captivam duxit captivitatem....» Psaume que l'Eglise catholique récite le jour de l'Ascension.

Mr. Sidney Lee (*op. citat.*, p. 263) croit que Spenser parle ici du jour de Pâques en se souvenant à la fois du sonnet où Desportes raconte comment il vit, ce jour-là, sa maîtresse en prière à l'église (*Diane*, II, 46) et des quatre sonnets composés sur le même thème par Du Bellay (*Olive*, 108-111).

SONNET LXIX

A l'exception du premier quatrain, Mr. L. E. Kastner retrouve, légèrement modifié, le sonnet XI de la *Cléonice* de Desportes dans le présent sonnet :

> Tant de vers, qui si loin mes douleurs font sçavoir
> Sont des arcs que je dresse à vostre renommée, *etc.*

SONNET LXX

Voici la traduction que, dans ses *Poètes allemands et Poètes Anglais* (p. 189), M. Paul Baillière a donnée de ce sonnet :

> Printemps, gentil héraut du puissant prince Amour,
> Dont le riche pourpoint porte une broderie
> De plus de mille fleurs, frais et joyeux atour
> Nouvellement jeté sur la jeune prairie,

Va-t-en trouver ma dame, encor tout endormie
Par les rigueurs d'hiver, en son frileux séjour,
Dis que l'heure de joie est trop vite flétrie,
Et qu'il la faut saisir ou perdre sans retour :
L'amour en suzerain la semonce, et lui mande
Que parmi ses sujets en cour elle se rende ;
Quiconque à son semons refuse d'obéir
Devra bientôt payer rude et griève amende.
Aussi de vos beaux ans hâtez-vous de jouir :
Mignonne, le temps passe et va s'évanouir.

Les deux derniers vers de cet *Amoretti* :

Make haste, therefore, sweet love, whilst it is *prime*
For none can call again the passed *time*

rappellent, par l'idée et par les rimes, ces deux vers de *Venus and Adonis* (131-132) dans lesquels Shakespeare reprend ce thème des amouristes :

Fair flowers that are not gathered in their *prime*
Rot and consume themselves in little *time*.

amearst (12) = punished, amerced.

SONNET LXXI

streight (7) = Strict, strait, narrow.

SONNET LXXIV

Les trois Elizabeth dont le nom est si cher au poète sont sa mère, la reine Elizabeth et sa fiancée.

desynd (2) = to indicate.

SONNET LXXV

Voici comment MM. E. Legouis et Paul Baillière traduisent respectivement ce sonnet :

Un jour que j'écrivais son cher nom sur la plage,
Une vague à mes pieds vint noyer mon dessin ;
Je m'y repris, creusant le sable davantage,
Mais le flot de retour l'effaça sous ma main.

« Ah ! dit-elle, orgueilleux qui fais un effort vain
Pour immortaliser créature mortelle !
Celle que tu chéris de même prendra fin
Sans que le souvenir conserve trace d'elle. »

« Non, repris-je ; loisible à moins pure et moins belle
De redouter l'oubli, mais à toi, chère, non !
Mes vers sauront garder ta louange éternelle
Et graver dans les cieux la gloire de ton nom.

Là-haut, que sous la nuit le monde entier succombe,
Survivra notre amour, rajeuni par la tombe. »

(*Dans les sentiers de la Renaissance anglaise*, p. 13.)

J'avais écrit le nom qui m'est cher sur le sable,
Mais la vague est venue, et l'a vite effacé.
Je l'ai récrit encor, mais l'onde inexorable
A détruit de nouveau ce que j'avais tracé.

Quoi !... dit-elle, crois-tu qu'un être périssable
Puisse par ton effort être immortalisé !
Rien ne dure ici-bas, et ce corps misérable,
Comme un nom sur le sable aura vite passé !

Non ! repris-je, la mort n'atteint que la matière,
Dont les vils éléments se perdent en poussière ;
Vous aurez de mes vers un honneur immortel ;

Et la mort dompterait la terre tout entière,
Que, notre amour vivant dans sa gloire première,
Votre nom serait lu sous les voûtes du ciel !

(*Poètes allemands et poètes anglais*, p. 190.)

Vers 11-12 :

My verse your vertues rare shall eternize,
And in the hevens wryte your glorious name.

Ainsi qu'il l'avait déjà fait dans le sonnet LXIX, Spenser paie ici son tribut à ce vœu d'immortalité, legs de l'antiquité classique, qu'après Pindare, Horace, Ovide, exprimèrent nos poètes français de la Pléiade, Ronsard, Du Bellay, Desportes, et que, subissant leur influence, les poètes lyriques de l'ère d'Elizabeth, sir Philip Sidney, Warwick, Drayton, Daniel, Shakespeare, firent entendre à leur tour dans une note un peu différente (1).

éternize (11) = to render eternal, immortal.

SONNET LXXVI

Desportes dit, de son côté (*Diane*, II, 28) :

Je vey dans un beau sein, sur deux fraises nouvelles,
Amour, comme une abeille, errer d'un vol soudain
Laissant dedans les cœurs mille pointes mortelles...

(1) Lire sur ce point le chapitre « *the poetic vaunt of immortality* », dans l'ouvrage de Mr. Sidney Lee (pp. 276-281).

SONNET LXXVII

La gracieuse légende arcadienne d'Atalante se laissant gagner de vitesse à la course par Hippomène pour avoir voulu ramasser les trois pommes que, sur le conseil de Vénus, celui-ci avait laissé tomber, a été l'objet, de la part des peintres et des sculpteurs, d'une foule d'interprétations. L'une des plus célèbres est le tableau du Guide qui se trouve à Naples (palais du Roi).

juncats (3) = sweetmeats, delicacies.

SONNET LXXVIII

Privé de mon amour, j'erre de place en place,
Ainsi qu'un jeune faon, égaré du troupeau,
Et je cherche partout son image et sa grâce,
Dont reste dans mon cœur le vivace tableau.

Pour la revoir, des champs j'ai parcouru l'espace,
Je l'ai cherchée aussi sous l'ombre du berceau ;
Mais ni berceau, ni champs ne m'ont rendu sa trace,
Bien que son souvenir y soit toujours nouveau.

C'est en vain que mes yeux vont quêtant son image ;
Leur inutile effort demeure sans effet ;
En vain j'espère voir un si charmant objet,

Je n'ai sous mes regards qu'un décevant mirage :
Cessez donc, ô mes yeux, de chercher davantage :
Mon cœur seul peut m'offrir le désiré reflet !

(Paul Baillière, *op. cit.*, p. 191.)

synd (5) = signed.

SONNET LXXX

Après avoir écrit les six premiers livres de sa *Reine des Fées*, Spenser, fatigué, aspire à se reposer. Cette fatigue est avouée dans sa correspondance. Rappelons que le poème de Spenser devait se composer de 12 livres de 12 chants chacun. Tel qu'il nous est parvenu, il n'en contient que 6.

foredonne (3) = exhausted, ruined, overcome. — **mew** (9) = den, secret place.

SONNET LXXXI

Spenser traduit ici d'assez près le sonnet suivant du Tasse :

Bella è la donna mia se del bel crine
    L'oro al vento ondeggiar avvien ch'io miri,
    Bella se volger gli occhi in vaghi giri
    O le rose fiorir tra neve e brine ;
E bella dove poggi, ove s'inchine,
    Dov'orgoglio l'inaspra a' miei desiri ;
    Belli sono i suoi sdegni e quei martiri
    Che mi fan degno d'onorato fine.
Ma quella ch' apre un dolce labro e serra
    Porta de' bei rubin si dolcemente
    E beltà sovra ogn'altra altera ed alma ;
Porta gentil de la prigion de l'alma,
    Onde i messi d'Amor escon sovente
    E portan dolce pace e dolce guerra.

(Torquato Tasso, *Rime*, Ed. Angelo Solerti, Bologna, 1898, II, 25.)

[Ma dame est belle quand j'ai l'heureuse fortune — de voir sa chevelure d'or onduler sous le vent ; — elle est belle lorsque ses yeux jouent si gentiment, — ou que les roses fleurissent à travers neige et frimas ; — elle est belle lorsqu'elle s'assied, belle quand elle s'incline ; — et belle encore lorsque l'orgueil la rend farouche à mes désirs. — Beaux sont ses dédains et belles ces souffrances — qui me rendent digne d'une fin glorieuse. — Mais où sa beauté surpasse la beauté la plus noble et la plus haute, — c'est lorsqu'elle entr'ouvre ses lèvres charmantes et ferme — si gracieusement leur porte de rubis précieux — porte jolie de la prison de l'âme — d'où s'échappent bien des fois les messagers de l'Amour, — porteurs de douce paix ou bien de douce guerre.]

L'Allemand E. Koeppel, qui a étudié mieux qu'aucun autre l'influence italienne dans les *Amoretti* (*Anglia*, vol. XI, pp. 360 et suiv.) établit que Spenser n'a imité directement que le Tasse et que sa dette se réduit à peu de chose, à ce sonnet et peut-être à une partie d'un autre.

SONNET LXXXII

embased (4) = degraded. — **invent** (7) = to find, discover. — **enchaced** (8) = adorned. — **relent** (9) to be gentle. — **thrall** (10) = slave.

SONNET LXXXIII

election (14) = choice.

SONNET LXXXIV

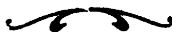
deeme (1) = imagine. — **parts entyre** (9) = **même sens** qu'au sonnet VI.

SONNET LXXXVI

outworne (2) = spent, past (time). — **protract** (4) = duration, length.

SONNET LXXXVII

Le platonisme de Spenser, qui atteint son point culminant dans les 3e et 4e livres de la *Reine des Fées*, s'affirme dans ce sonnet de la manière la plus noble. A la différence des autres mortels dont les yeux ne peuvent fixer que des formes périssables et vaines, ses yeux à lui jouissent du privilége de pouvoir contempler, à travers son âme, cette *Idée* qui, dans la théorie du grand philosophe, est l'objet suprême de l'Amour et qui n'est autre chose que la contemplation même de l'Idée du Beau. Et ses yeux gardent une étincelle du rayon céleste qui est venu les frapper.



TABLE



IMPRIMERIE EMILE ROUX, ANTIBES

ERRATA

Page 46 : lire ainsi le dernier vers de la traduction française,

Serrez sa feuille et son amour dans votre sein.

Page 63 (texte anglais, vers 1) : lire *christall.*

Page 74 (texte français, vers 14) : au lieu de *tomber*, lire *sombrer.*

Page 115 (note) : au lieu de *XIVe*, lire *XVIe*.

79


U.C. BERKELEY LIBRARIES
C004071017